

LES

MARIONNETTES DU DIABLE

NOUVEAUTÉS EN LECTURE

DANS TOUS LES CABINETS LITTÉRAIRES.

Paris. — Imprimerie de P.-C. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

LES

MARIONNETTES

DU

DIABLE

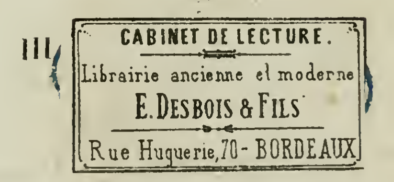
PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

auteur de

Les Viveurs de Province, la Maison Rose, l'Auberge du Soleil d'Or, la Reine de Saba,
l'Épée du Commandeur, Mademoiselle Lucifer, les Amours de Vénus,
le Château des Fantômes.

III



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LES
MARIONNETTES DU DIABLE

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN.

Annoncer un nouveau roman de l'auteur des *Viveurs de Paris,* des *Viveurs de Province,* et de la *Maison Rose,* c'est annoncer un nouveau succès. — L'immense popularité du jeune et brillant écrivain grandit chaque jour et son nom prend place désormais à côté de ceux de Balzac, de Soulié, de Sand et de Dumas.

Les *Marionnettes du Diable,* nous le croyons fermement, dépasseront la vogue méritée de tous les autres livres du même auteur. — Jamais en effet l'imagination puissante et dramatique qui a créé tant de types étranges et de situations émouvantes, n'a plus solidement tissu la trame vigoureuse d'un roman saisissant, passionné, bizarre, où des aventures d'une incroyable originalité se succèdent et s'enchaînent de façon à tenir le lecteur haletant de curiosité et d'émotion depuis la première page jusqu'à la dernière. — L'intérêt, poussé jusqu'à ses plus extrêmes limites, ne languit pas un instant, et, par un heureux mélange, le rire se mêle aux larmes et la gaîté à la terreur.

Malgré son titre, le roman les *Marionnettes du Diable,* n'est pas fantastique. — Le prologue seul se passe dans le royaume de Satan. — Les marionnettes sont des hommes, et les ficelles à l'aide desquelles le Diable les fait mouvoir à sa guise, on le devine, ce sont les passions. — Avec une telle donnée le romancier devait faire un chef-d'œuvre. — Les lecteurs jugeront bien qu'il n'a point faibli à cette tâche.

LES ÉMIGRANTS

PAR

ELIE BERTHET.

Parmi les romanciers les plus estimés de notre époque, M. Elie Berthet a su conquérir une place à part. Ses ouvrages, pleins de naturel, de vérité, de bon sens, paraissent être plutôt des histoires que des romans. Il ne donne pas dans le travers de certains autres écrivains en vogue, qui, à force de complications, d'événements bizarres et impossibles, arrivent à produire des œuvres aussi obscures, aussi peu intelligibles que déraisonnables. Sa manière est celle du grand romancier anglais Walter Scott, auquel on l'a comparé plusieurs fois; et, comme Walter Scott, tous ses ouvrages sont frappés au coin d'une moralité rigoureuse. Sans écarter les passions violentes, les fautes, les crimes qui existent dans la société humaine, et qui sont un des éléments de l'intérêt dramatique, il ne manque jamais de les blâmer et de les flétrir. Aussi l'appelle-t-on le *romancier des familles*, et, en effet, tout le monde peut lire ses ouvrages, sans crainte de se souiller l'imagination, d'altérer son sens moral ou de s'endurcir le cœur.

Ces qualités de M. Elie Berthet sont surtout apparentes dans le beau roman *les Émigrants*, que nous publions aujourd'hui. L'histoire est si simple, si vraie, si touchante, qu'elle semble réelle, et l'on croirait que le romancier a reçu les confidences de quelqu'unes de ces pauvres familles qui abandonnent leur sol natal pour aller chercher au loin une vie plus douce et plus prospère. Les causes ordinaires de l'émigration, les fatigues et les dangers auxquels s'exposent les émigrants, leurs illusions naïves, leurs mécomptes, et souvent les catastrophes auxquelles ils succombent, sont exposés avec une grande puissance et avec le plus vif intérêt. Aussi ne doutons-nous pas que le nouvel ouvrage de l'auteur des *Catacombes de Paris*, des *Chauffeurs*, du *Garde-Chasse* et de tant d'autres romans qui ont mérité la faveur du public, n'obtienne en librairie un immense succès.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII.

Tancrède et don José (suite).

Tandis que le blessé parlait ainsi, le visage de son hôte s'illuminait et prenait une expression de vif contentement.

A coup sûr, un dévoûment véritable et sans bornes venait de remplacer une banale bienveillance.

Le vieillard saisit les mains de Tancrède et les serra vivement dans les siennes, puis il s'écria avec effusion et dans le français le plus pur :

— Ah ! monsieur, combien je bénis, combien je remercie Dieu, qui m'a permis de vous être utile !... — Je ne saurais vous dire à quel point je suis heureux lor que je puis acquitter une partie de

la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers vos compatriotes!...

— Vous connaissez la France, monsieur? — demanda Tancrède.

— Je la connais, et je l'aime... — L'homme à qui je dois le plus ici-bas, — l'homme qui pour moi a toujours été et sera toujours plus qu'un frère, — est un Français... — Mais je m'aperçois que vous ignorez encore quel est celui qui vous parle en ce moment... — Mon nom, pour si obscur qu'il soit, vous

est peut-être connu... — Je suis José Rovero...

— Don José Rovero! le riche armateur!! — s'écria Tancrède, — le négociant dix fois millionnaire dont le nom retentit dans tous les ports de commerce du monde entier!!...

— Le riche armateur, — le négociant dix fois millionnaire, comme vous dites, — répéta don José avec une nuance indéfinissable d'amertume, — c'est moi, en effet...

— Eh bien, monsieur, — reprit le Français en souriant, — maintenant que nous nous connaissons réciproquement, permettez-moi de vous demander comment il se fait que je me trouve chez vous, et veuillez me mettre au courant de ce qui m'est arrivé, car j'ignore mon aventure de la façon la plus complète, ce qui ne laisse pas d'être assez original...

— Je vais vous dire ce que je sais, mais c'est fort peu de chose...

—N'importe.. —je vous écouterai avec

un prodigieux intérêt... — d'ailleurs, ce *peu* m'aidera sans doute à deviner ce que nous ne savons ni l'un ni l'autre ..

— Eh bien! cette nuit, Annunziata...

— Annunziata? — répéta Tancrède avec un accent interrogatif.

— C'est le nom de ma fille unique...— Annunziata revenait dans son palanquin, et bien escortée, d'un bal de jeunes filles chez sa plus intime amie, lorsque les valets et les esclaves, par-

venus à l'extrémité de la caïa du Paséo, tout près de la caïa de l'Obispo, aperçurent deux corps étendus en travers de la rue...

— Deux corps !! — murmura Tancrède avec étonnement.

— Oui ; — le vôtre et celui d'un homme très-grand et très-maigre, — d'une cinquantaine d'années, — de fort vilaine minc, à ce qu'on assure, — vêtu d'un habit rouge, et tenant à la main une rapière immense...

— Le colonel !! — s'écria Tancrède.

— Vous savez quel était cet homme?

— Je l'ai vu hier au soir pour la première fois, et j'ai appris qu'il se nommait don Ramirez Mazatlan et se donnait pour un colonel mexicain... — Je comprends à merveille qu'il m'ait attaqué traîtreusement dans un double but de vengeance et de pillage... — Mais pourquoi diable, une fois ce but atteint, demeurait-il auprès de moi?... voilà ce que je ne comprends plus...

— Comment! — fit don José, stupéfait, — vous demandez pourquoi l'homme à l'habit rouge demeurait auprès de vous?...

— Sans doute.

— Il y demeurait pour la meilleure et la plus indiscutable de toutes les raisons...

— Laquelle?

— Il était mort.

— Mort!! — répéta Tancrède, abasourdi.

— Tout ce qu'il y a au monde de plus mort.

— Et de quoi, mon Dieu?

— D'un énorme coup de rapière tout au travers du corps.

— Ah! par exemple, voilà qui est bizarre!!

— En quoi? — Ce coup de rapière

triomphant, ce n'est donc pas vous qui l'avez donné?

— Hélas! non. — Je n'ai, comme vous pouvez vous en convaincre par vos propres yeux, qu'une toute petite épée de bal mince et effilée comme une aiguille, et qui dormait tranquillement dans son fourreau au moment où j'ai été assailli... — J'ignorais même que mon agresseur fût ce misérable colonel...

— Mais qui donc a pris soin de châtier si vertement votre assassin, et,

après ce châtiment, vous a bel et bien abandonné?

— Un larron quelconque qui, par hasard, aura passé par-là.

— Un larron, dites-vous?

— Mon Dieu, oui! — et quand vous connaîtrez certain détail important, vous comprendrez aussi bien que moi pourquoi ce larron s'est fait justicier. — Je portais avec moi une grosse somme,— neuf mille livres à peu près, — et le Mexicain le savait. — Il m'a suivi pour

me tuer un peu et pour me dépouiller ensuite, — et, bandit maladroit, il ne s'est point aperçu qu'un autre bandit le suivait lui-même... — Vraisemblablement, me voyant étendu par terre et me croyant mort, il s'est jeté sur mon or comme un *zopilote* sur sa proie. — Pendant ce temps, le second gredin l'aura frappé traîtreusement par derrière, comme lui-même m'avait frappé, et, après avoir appliqué de cette manière la peine du talion, sera parti en emportant l'argent.

— Oui... oui... — fit don José, — cela

est tout à fait vraisemblable, et les choses ont dû se passer comme vous le supposez... — Mais, monsieur le chevalier, permettez-moi de vous demander comment vous étiez assez imprudent pour vous promener après minuit, et chargé d'or, dans les rues de la Havane?

— Que voulez-vous!... — J'étais entré dans une maison de jeu pour tuer le temps, et c'est mon gain de la soirée que j'emportais... — Du reste, on m'avait prévenu; mais, faute d'expérience, je ne croyais point au danger...

— Vous voyez cependant qu'il était réel et terrible...

— Oh! maintenant je suis convaincu. À l'avenir, je serai sur mes gardes... — Revenons s'il vous plaît, don José, à ce que vous me faisiez l'honneur de me raconter... — Les esclaves de mademoiselle votre fille aperçurent, me disiez-vous, deux corps étendus dans la rue, celui du colonel et le mien...

— Mon Dieu, le reste se devine.. — Annunziàta, fort effrayée d'abord, apprit avec joie que l'un de ces corps n'é-

tait point un cadavre... — Elle descendit de la litière, elle vous fit étendre sur les coussins et apporter ici.. — Vous en savez maintemant aussi long que moi...

— Et, quand me sera-t-il permis de remercier mon ange sauveur... Mademoiselle Annunziata ?..

— Aussitôt que vous vous sentirez assez fort pour quitter cette chambre ..

— Alors, ce soir même, je l'espère..

— Si ce n'est pas ce soir ce sera de-

main..— Pas de hâte, ni d'imprudence, je vous en supplie.. — Prenez le temps de bien vous remettre...

— Aussi ferais-je, don José, mais je me sens tout à fait bien, je vous jure...

— Monsieur le chevalier, — reprit le vieillard après un instant de silence, — vous m'avez dit tout à l'heure que vous faisiez partie de l'état-major du vaisseau *le Foudroyant*.

— Avec le grade bien modeste d'enseigne, — oui, don José.

— Le Foudroyant a quitté notre rade depuis deux mois... – Me permettrez-vous de vous demander comment il se fait que vous soyez resté en arrière?..

— Oui, certes et je puis vous l'expliquer.. — Etant à terre avec quelques camarades, la veille du jour où le vaisseau devait reprendre sa croisière, je reçus un coup d'épée...

— Un coup d'épée!! — répéta don José, — ah! ça, mais, monsieur le chevalier, vous passez donc votre vie à cela!!.

— Mon Dieu oui, cela m'arrive quelquefois... — Mais au moins le coup d'épée dontje vousparle était loyal et donné par devant et face à face.. — Je le tenais de la main de mon ami le plus intime... le vicomte Jean du Tremblay, un charmant officier que j'aime beaucoup et qui me le rend de tout son cœur...

— Mais, si vous vous aimiez si tendrement, pourquoi vous battre ?.

— Le sais-je ? — à propos de rien.. — au sujet d'une mèche de cheveux

blonds dont il contestait la nuance... — des cheveux de Marinette... — La vraie raison c'est que nous avions envie l'un et l'autre de nous entretenir la main... — A la troisième passe je fus atteint au-dessus du sein droit et presque traversé.. — Ce pauvre vicomte Jean devint à moitié fou de désespoir... — il pleurait comme un enfant... — c'est un cœur d'or.. — Bref, j'étais un peu plus qu'à moitié mort, et le chirurgien du Foudroyant déclara que je serais mort tout à fait dans les quarante-huit heures si l'on me transportait à bord... — L'amiral de Tréville mit le

vicomte aux arrêts et donna l'ordre de m'installer chez un négociant Français de sa connaissance, qui demeure sur le port et qui se nomme Eloi Sandric.

— C'est un brave homme et vous êtes en bonnes mains.. — fit don José.

— N'est-ce pas? — c'est aussi mon avis. — Eloi Sandric et sa femme me soignèrent comme leur propre fils et me tirèrent d'affaire en un mois... — Au bout de ce mois je ne me portais que trop bien..

— Pourquoi *trop bien ?.*

— Parce que mes forces étaient revenues et que je commençais à m'ennuyer...
— Cet ennui n'a fait que croître et s'épaissir de puis lors, et je vous l'affirme, don José, l'heure que je passe ce matin auprès de vous est le seul moment agréable dont je me souvienne depuis un mois..

Don José sourit et pressa la main du Français.

— Du reste, — reprit ce dernier, —

mon ennui s'explique facilement... — Songez que je suis ici en pays inconnu, — comme l'oiseau sur la branche, et attendant d'une heure à l'autre l'arrivée d'un navire faisant voile pour l'Europe et sur lequel je prendrai passage afin de me rapatrier...



CHAPITRE NEUVIÈME.

IX.

La prière du vieillard.

La conversation se prolongea pendant quelque temps encore entre Tancrède et don José, puis ce dernier, pensant avec raison que le sommeil est le plus

souverain de tous les baumes réparateurs, quitta la chambre afin de laisser dormir le blessé.

Annunziata, vêtue de blanc et belle comme un ange, attendait son père dans un vaste salon que décoraient les plus riches produits du Mexique et du Japon, de la Chine et des Indes. — Les glaces étaient originaires de Venise, — les siéges arrivaient directement de Paris.

La jeune fille, à demi couchée sur un sopha recouvert en brocatelle pourpre, jouait avec une jolie perruche d'un

beau vert d'émeraude posée sur l'un de ses doigts effilés. — La robe d'Annunziata, l'étoffe du sopha et le plumage de l'oiseau offraient aux regards un mélange de teintes vives et heurtées, et cependant harmonieux, que le pinceau d'un coloriste aurait reproduit avec bonheur.

Au moment de l'entrée du vieillard la jeune fille se leva vivement, — elle courut au-devant de lui, et, lui présentant son front sur lequel il appuya tendrement ses lèvres, elle lui demanda :

— Eh ! bien, mon père, vous avez vu notre blessé ?

— Oui, mon enfant..

— Comment est-il ?.

— Complètement bien.

— Que Dieu en soit béni !.

— Je l'ai laissé fort impatient de quitter la chambre et très désireux de te voir..

Annunziata rougit légèrement.

— Désireux de me voir ? — répéta-t-elle, — pourquoi donc ?.

— Mais, pour te remercier de l'avoir recueilli charitablement cette nuit.. — Il est persuadé qu'il te doit la vie, et peut-être n'a-t-il pas complètement tort...

— Ce jeune homme vous a-t-il dit son nom, mon père ?.

— Oui, — il s'appelle le chevalier Tancrède de Najac.

— C'est un nom français, cela, n'est-ce pas ?

— Le chevalier de Najac est gentilhomme Français et officier de marine.

— Alors je remercie doublement Dieu de ce qu'il m'a permis de faire pour ce gentilhomme, car je sais que vous aimez la France... — et, — ajouta la Havanaise après un instant de silence, —

je sens que je l'aime aussi, moi qui ne la connais pas...

— Désires-tu quelquefois la connaître, mon enfant?.

— Oh! oui... bien souvent!. — La nuit, dans mes rêves, je crois sentir trembler sous mes pieds le pont d'un grand navire qui m'emporte, avec vous mon père, vers cette terre de France si lointaine et qu'on dit si belle...

— Eh! bien, — murmura le vieillard avec un sourire dont Annunziata ne ré-

marqua point la tristesse profonde, — c'est un rêve qui se réalisera..

— Le croyez-vous ?..

— Je fais plus que le croire, — j'en suis sur...

— Et, bientôt?..

— Oui, bientôt.

— Ah ! — s'écria la jeune fille avec une joie d'enfant, en frappant ses petites

mains l'une contre l'autre, au grand effroi de la perruche posée sur son doigt — quelle bonne nouvelle et que je suis heureuse !.

Le vieillard se détourna pour qu'Annunziata ne surprît pas dans ses yeux une larme furtive qu'il essuya vivement.

— Mon père, — reprit la jolie Havanaise, — lorsque nous irons en France, nous y verrons celui que vous aimez tant, n'est-ce pas ?.

— Philippe Le Vaillant, l'armateur du Hâvre, — oui, mon enfant, nous le verrons... — Il est vraisemblable même que c'est à lui que nous devrons l'hospitalité.

— Quel bonheur ! — Je ne saurais vous dire combien je serai heureuse d'embrasser l'homme que vous nommez votre frère...

— Il faudra faire deux parts égales de ta tendresse, chère enfant, — m'en conserver l'une et lui donner l'autre... — C'est un devoir de reconnaissance..

— Philippe Le Vaillant a fait pour moi tout ce qu'un frère ferait pour un frère, et bientôt peut-être il fera plus encore.,

— N'oublie jamais que je t'ordonne de l'aimer comme s'il était ton père ..

— Ah! je ne demande pas mieux, car je sens dans mon cœur des trésors d'affection que rien ne saurait appauvrir .. — Quel dommage que votre ami n'ait pas une fille. . — Nous serions devenues des compagnes inséparables...

— Il a un fils... — un fils de vingt-cinq ans qui se nomme Olivier. — Il est,

dit on, beau et séduisant comme la mère qu'il a perdue... — Il est loyal et généreux comme son père...

Et le vieillard ajouta tout bas :

— Jadis j'avais rêvé... — Ah ! c'était un beau rêve !.. — Olivier et Annunziata !.. — L'union de ces deux enfants si dignes l'un de l'autre eût été le bonheur de ma vie.. — Mais, maintenant.. — maintenant, c'est impossible.. oui, impossible !..

Après avoir murmuré d'une voix in-

distincte ces derniers mots, don José laissa sa tête blanchie se pencher sur sa poitrine, — il s'absorba dans une sombre rêverie et parut oublier complètement la présence d'Annunziata.

La jeune fille respecta pendant un instant le silence de son père, mais, étonnée d'abord, puis inquiète, de l'expression profondément douloureuse que pour la première fois de sa vie elle voyait se peindre sur le visage du vieillard, elle toucha légèrement le bras de don José qui tressaillit comme un homme qu'on éveille en sursaut.

— Est-ce que vous souffrez, mon père ? — demanda-t-elle avec trouble.

— Pourquoi cette question, chère enfant ?..

— Parce qu'il m'a semblé que tout à coup votre front pâlissait et que vos yeux devenaient humides.

Le vieillard s'efforça de sourire.

— Il te semblait mal, ma fille bien-

aimée, — répondit-il ; — tu t'es trompée, voilà tout.

— Est-ce bien vrai, cela, mon père?

— Douterais-tu de ma parole? — fit don José en souriant de nouveau.

— Oui, certes, j'en douterais, car vous n'hésiteriez point à mentir pour m'épargner un chagrin ou une inquiétude ..

— Eh bien, rassure-toi... — je t'affirme

que je ne te cache rien... — Que te cacherais-je, d'ailleurs? — Ma santé est excellente, et, puisque tu m'aimes, nul malheur réel ne pourrait m'atteindre.

Annunziata paya ces paroles par un baiser.

Le vieillard ajouta :

— Maintenant, mon enfant, je te quitte, et je vais m'enfermer dans mon appartement...

— Vous enfermer ! pourquoi?

— Parce que j'ai beaucoup à travailler. . — Les *commandeurs* (1) de mes habitations m'ont envoyé hier des comptes fort obscurs qu'il faut que je vérifie et que je mette en ordre au plus tôt...— Je m'enferme pour n'être pas dérangé dans cette aride besogne de chiffres et de calculs...

---

(1) On nomme *commandeurs* les intendants chargés de la surveillance des habitations et de tout ce qui concerne les exploitations agricoles et sucrières. — Les *commandeurs* sont armés d'un pouvoir discrétionnaire dont ils n'abusent que trop souvent vis-à-vis des esclaves.

— Je croyais que ces détails regardaient votre fondé de pouvoirs...

— Sans doute, mais je m'aperçois que le coup-d'œil du maître ne saurait se remplacer en certaines occasions... et celle qui se présente aujourd'hui est de ce nombre.

— Allez donc, puisqu'il le faut, bon père, et ne vous fatiguez pas...

De nouveau don José embrassa sa fille avec effusion et quitta le salon.

Nous allons le suivre dans son appartement, et franchir avec lui le seuil de sa chambre à coucher.

A peine eut-il refermé la porte derrière lui et fait tourner deux fois la clef dans la serrure, que l'expression souriante qu'il avait appelée sur son visage pendant la dernière partie de son entretien avec Annunziata disparut subitement, comme un masque dont on vient de dénouer les cordons.

La figure pâle du vieillard devint livide; — une douleur aiguë, tout à la

fois physique et morale, creusa sur son front des rides ou plutôt des sillons, plissa ses joues, déforma ses lèvres crispées, agrandit le cercle de bistre qu'on eût dit tracé au pinceau autour de ses paupières.

Don José appuya ses deux mains convulsivement sur le côté gauche de sa poitrine, comme pour comprimer les battements de son cœur prêt à se briser.

— Oh! mon Dieu... mon Dieu... que je souffre!! — balbutia-t-il. — Mon Dieu,

prenez pitié de moi, car les tortures que vous m'imposez sont au-dessus des forces d'un homme!...

Chancelant, défiguré, effrayant à voir, il marcha ou plutôt il se traîna jusqu'au grand fauteuil placé devant un large bureau de bois de fer au milieu de la chambre.

Il se laissa tomber sur ce fauteuil, et, renversant sa tête en arrière, il ferma les yeux et sembla perdre connaissance. — Cependant, l'expression d'angoisse empreinte sur ses traits décomposés,

les tressaillements de ses mains et les frémissements de ses paupières et de ses narines prouvaient jusqu'à l'évidence que le vieillard n'était point évanoui et qu'il conservait le sentiment de a douleur dans toute son acuité.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent.

Au bout de ce temps, don José fit un mouvement. — Sa main tremblante saisit une petite clef suspendue à son cou par un ruban noir. — Avec cette clef il ouvrit l'un des tiroirs du meuble de bois de fer, — au fond de ce tiroir, il

prit un flacon de cristal à demi plein d'une liqueur rouge et transparente comme des rubis en fusion, et un gobelet d'or de la dimension d'un dé à coudre.

Quelques gouttes de la liqueur du flacon tombèrent dans ce gobelet, que le vieillard approcha de ses lèvres et dont il but avidement le contenu.

Les nerfs, corrodés comme un cep de vigne que touche une flamme ardente, se détendirent aussitôt, — un nuage rosé remplaça pour une seconde la pâleur

cadavérique du visage, — les paupières cessèrent de battre sur les prunelles dilatées outre mesure.

La terrible crise dont nous venons de voir les effets, mais dont nous ignorons les causes, venait de finir.

— Allons, — murmura le vieillard avec un accablement plein d'amertume, — aujourd'hui encore je suis sauvé, et Dieu m'a fait grâce... Mais le répit sera court... — La mort est là, près de moi, tout près... — je la sens, — je la vois... — Depuis bien des jours elle appro-

che... — Maintenant voici qu'elle touche au but... voici qu'elle tend ses deux mains pour saisir et pour emporter sa proie...

Après un silence d'un instant, don José reprit, presque à voix haute et du ton d'une supplication ardente :

— Mon Dieu, Dieu tout-puissant ! vous savez que j'ai fait sans colère, sinon sans amertume, le sacrifice de ma vie... — Vous savez que mon cœur et mon âme acceptent avec déchirement, mais aussi avec résignation, ces malheurs

inouïs qui me foudroyent sans relâche, qui me brisent, qui me tuent, et que seul je connais!... — Tout m'échappe à la fois, mon Dieu!! — Vous me reprenez tout, la fortune, la vie, et peut-être, hélas! l'honneur!.,. — Frappez-moi donc jusqu'à la mort; mais ne rejetez pas ma prière unique et suprême... — Laissez-moi vivre jusqu'au jour où la réponse venue de France m'apprendra que mon enfant chérie peut espérer encore en l'avenir, et qu'une terre lointaine garde une famille et du pain à la pauvre fille qui se croit aujourd'hui si riche et si heureuse, et qui sera demain peut-être

orpheline et sans asile... — Voilà ce que je vous demande à deux genoux, mon Dieu!... — Oh! n'est-ce pas, Dieu bon et miséricordieux, n'est-ce pas que vous accorderez cette grâce au malheureux père qui va mourir ??

Don José s'était prosterné devant un grand Christ d'ivoire suspendu à la muraille dans un cadre d'ébène et de velours rouge.

Il élevait à la fois ses mains et son cœur vers le divin Crucifié, et ses larmes abondantes roulaient en grosses

gouttes, comme une pluie d'orage, sur ses joues pâles et amaigries.

Il resta longtemps agenouillé, clouant son regard fixe et ardent sur le Dieu qu'il invoquait...

Peut-être espérait-il qu'un miracle allait s'accomplir et que les lèvres d'ivoire de la sainte image s'entrouvriraient pour lui répondre.

Quand il quitta son humble posture de suppliant, il n'était pas consolé, mais il était calmé.

— Demain, peut-être,— se disait-il,— arrivera la réponse de Philippe... — Si ce n'est pas demain, ce sera dans deux jours... — Si ce n'est dans deux jours, ce sera dans une semaine... — En mettant tout au pis, un mois ne se passera pas sans m'apporter la lettre attendue... — Dieu me laissera vivre jusque-là... — un mois, c'est si peu pour ce Dieu qui possède l'éternité...

Don José retourna s'asseoir dans le grand fauteuil. — Il appuya ses coudes sur le bureau et cacha sa tête dans ses mains.

Songeait-il en ce moment au passé splendide, à l'avenir sinistre?... — A cet avenir trop court pour lui, mais trop long pour sa fille!...

Nous ne pourrions le dire; — seulement, ses larmes tombaient toujours à travers ses doigts entrelacés, et nous ne savons pas de spectacle plus triste en ce monde que de voir pleurer un vieillard! — Ces larmes qui coulent des yeux fatigués par la vie, c'est la sève du cœur qui s'en va...

§

Le moment est venu d'expliquer à nos lecteurs comment la position réelle de don José Rovero était si différente de sa position apparente, et pourquoi l'armateur dix fois millionnaire craignait de laisser sa fille unique sans asile et sans pain...

C'est ce que nous allons faire brièvement.



CHAPITRE DIXIEME

X.

Vin de Ciudad-Réal et jambons de l'Estramadure.

Il nous faut remonter bien loin en arrière, pour y trouver les commencements de José Rovéro.

Quarante ans avant l'époque où se passèrent les faits que nous racontons, un navire de commerce français, *le Marsouin*, du Hâvre, ayant quinze hommes d'équipage, après avoir achevé son chargement dans le port de Cadix, était mouillé en rade, et le capitaine, avec cette patience qui doit toujours être l'une des vertus du marin, attendait depuis plusieurs jours que des vents favorables lui permissent de se charger de toile et de doubler le cap Sainte-Marie.

Un matin, le capitaine fit mettre la

chaloupe à la mer. — Quatre matelots saisirent les avirons, — un cinquième prit en main la barre du gouvernail et l'embarcation légère glissa sur la mer, unie en ce moment comme une immense nappe d'huile.

La chaloupe se dirigeait vers une maisonnette bâtie sur la plage, à une demi-lieue environ des faubourgs de Cadix, et se dessinant comme un point blanc sur une masse de verdure.

Cette maisonnette était une *posada*, ou taverne de bas étage. — Les dés-

œuvrés de Cadix allaient y faire des parties joyeuses et savourer, sous l'ombrage des chênes-lièges qui l'entouraient, l'olla-podrida classique et les tranches compactes des jambons de l'Estramadure, arrosées d'un joli petit vin de Ciudad-Réal, noir comme de l'encre, épais à miracle, et fortement imprégné de l'odeur des peaux de bouc qui lui servaient de tonneau.

La posada en question jouait dans l'existence des bonnes gens de Cadix le rôle que jouent les guinguettes de Bercy et de la Rapée dans les réjouis-

sances dominicales des petits bourgeois de Paris.

Le capitaine du *Marsouin* étant allé dîner un jour à cette taverne, avait trouvé le vin de Ciudad-Réal à son gré, non moins que le jambon de l'Estramadure. — Pendant les longues heures d'incommensurable ennui qu'il passait dans sa cabine ou sur la dudette, attendant le vent qui ne venait pas, il se souvint de l'un et de l'autre, et il éprouva la fantaisie fort innocente d'avoir à son bord, pour se distraire, quelques outres et quelques jambons.

Les matelots de la chaloupe avaient donc reçu l'ordre d'aller faire emplette de quatre jambons et de six outres.

En moins d'une heure, le canot toucha la plage de sable blanc et fin sur lequel il fut échoué avec précaution et confié à la garde du plus jeune des matelots ; — un grand garçon de vingt ans, — celui-là précisément qui tenait la barre du gouvernail.

Les quatre rameurs prirent le chemin de la posada, située à dix minutes tout au plus du bord de la mer.

A trente ou quarante pas de la chaloupe échouée, se tenait accroupi, dans l'ombre d'un buisson, un adolescent de dix-sept à dix-huit ans, — vêtu de haillons, ou pour mieux dire à moitié nu, mais d'autant plus digne d'attirer l'attention que son costume était plus misérable.

Ce jeune garçon, sous la couronne épaisse de ses cheveux noirs naturellement bouclés, offrait aux regards un visage gracieux et noble, dont le fils aîné d'un prince régnant aurait envié la suprême distinction.

La sculpture antique n'a rien produit de plus parfait que le corps auquel appartenait cette tête charmante. — Le buste du *Joueur de flûte* s'unissait aux jambes du *Bacchus indien.*

La mission confiée à ce vivant chef-d'œuvre était des plus humbles. — Il devait simplement surveiller et préserver de tout accident un troupeau d'une douzaine de chèvres disséminées aux alentours et broutant les touffes d'herbe maigre qui poussaient dans le sable et les jeunes pousses de cytises croissant dans les fentes des rochers voisins.

Il est vrai d'ajouter qu'il s'acquittait fort mal de ses fonctions de berger. — Accroupi près d'un buisson, ainsi que nous venons de le dire, il étudiait avec une ardente fixité les pages d'un vieux volume en lambeaux.

Sans doute cette fièvre de lecture était contagieuse, car le jeune matelot préposé à la garde de la chaloupe se coucha sur le sable, à l'ombre du plat-bord, — tira de la poche de sa veste un petit livre, et se mit à lire avec non moins d'attention que le pâtre espagnol.

De temps à autre le marin et le berger s'interrompaient pour jeter l'un sur l'autre un regard, et dans ce regard, grâce sans doute à la conformité de leurs occupations et de leurs goûts, on aurait pu découvrir un commencement de sympathie.

Au bout d'une demi-heure les matelots revinrent, chargés de leurs outres et de leurs jambons qu'ils installèrent avec soin dans le canot. — Puis, comme il faisait chaud, comme ils venaient de se fatiguer à manier l'aviron, et

comme ils avaient du temps devant eux, ils reprirent le chemin de la posada dans l'intention bien naturelle de s'attabler devant une olla-podrida succulente et devant quelques brocs de Ciudad-Réal.

— Nous t'apporterons ta part... — dirent-ils, en s'éloignant, au jeune matelot.

— Je n'ai ni faim ni soif, — répondit ce dernier, — ne vous occupez pas de moi.

Et il reprit sa lecture.

A peine les quatre marins venaient-ils de rentrer dans le cabaret, que trois hommes de mauvaise mine en sortirent.

Ces hommes, — contrebandiers, bandits et portefaix tout à la fois, — déhanchés à la façon de nos modernes *rôdeurs de barrières,* — déguenillés comme des lazzarones napolitains ou comme des *leperos* mexicains — se dirigèrent en droite ligne vers la chaloupe, en jetant de minute en minute derrière

eux un regard oblique afin de s'assurer qu'ils n'étaient point suivis.

Le jeune matelot, voyant s'approcher ces sacripants qui lui semblaient à bon droit suspects, se leva, remit son livre dans sa poche et s'assit sur l'avant de la chaloupe.

Les trois hommes avançaient toujours ; — ils se parlaient vivement et à voix basse ; — leurs figures hideuses et flétries, exprimaient la convoitise et la brutalité.

Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six pas du jeune matelot.

— Halte-là ! — leur dit ce dernier, — que voulez-vous?

Les bandits se consultèrent.

L'un d'eux répondit en un français à peu près inintelligible :

— Nous voulons le vin et les jambons qui sont là-dedans, et nous les aurons. — Nous sommes trois et tu es seul... —

Ote-toi de notre chemin et nous ne te ferons pas de mal...

Le matelot était sans armes.

Il saisit un des avirons, et, le brandissant au-dessus de sa tête, il cria d'une voix tonnante :

— Arrière, canailles !..

Puis il ajouta, de toute la force de ses poumons :

— A moi, les Français !.. à moi les camarades du *Marsouin*!.. à moi !!!

Il n'avait pas achevé, que déjà les bandits s'étaient précipités sur lui. — Deux d'entre eux arrachèrent de ses mains et brisèrent son aviron. — Le troisième, se jetant à plat ventre et rampant comme un serpent, le saisit par les jambes et le renversa.

Le Français sentit un genoux sur sa poitrine et il vit briller au-dessus de sa tête la lame aiguë d'un long couteau catalan.

Il recommanda son âme à Dieu, puis au lieu de demander grâce il cria pour la quatrième fois, mais d'une voix étouffée :

— A l'aide !!. à moi, camarades !!..

L'Espagnol répondit par un ricanement sinistre,

C'en était fait du matelot sans l'intervention providentielle d'un auxiliaire inattendu.

A peine cette lutte inégale venait-elle

de s'engager, que le jeune pâtre, armé d'un bâton court et noueux, bondissait sur les agresseurs avec la souplesse et la foudroyante impétuosité d'un jaguar.

Il frappa de sa massue improvisée le bandit au long couteau, et le renversa sans connaissance sur le sable,— ensuite décrivant un moulinet terrible et rapide, il fit reculer les deux autres gredins qui ne se souciaient que médiocrement d'avoir la tête fendue ou les bras cassés.

Tout ceci, bien entendu, ne s'était

pas accompli sans beaucoup de bruit.

Les matelots, mis en éveil par le tapage et les appels réitérés de leur camarade, parurent sur le seuil de la posada. — Un seul regard les mit au fait et ils accoururent de toute la vitesse de leurs jambes.

Naturellement les deux bandits ne les avaient point attendus ; — ils se dirigeaient vers le cabaret en suivant une ligne courbe, afin d'éviter la rencontre des Français, et en poussant des clameurs bizarres.

Ces clameurs firent sortir de la posada, et des massifs touffus de chênes verts qui s'étendaient à l'entour, une douzaine d'Espagnols vêtus de haillons comme les premiers et pourvus comme eux de tournures et de visages médiocrement rassurants.

Les deux bandits racontèrent en peu de mots ce qui venait de ce passer, — montrèrent le corps étendu sur le sable, — et alors tous ensemble, le couteau à la main, se ruèrent dans la direction du canot, avec ce cri cent fois répété :

— Mort aux Français!!.

A l'aspect de ces assaillants nombreux et féroces, les cinq matelots comprirent qu'ils allaient être massacrés sans défense possible et sans miséricorde, s'ils n'avaient le temps de remettre à la mer la chaloupe échouée et de s'embarquer avant l'arrivée des assassins.

L'imminence d'une horrible mort décupla leurs forces ; — ils appuyèrent leurs épaules vigoureuses à la proue de l'embarcation, la carène glissa sur le sable qu'elle entaillait profondément, —

l'arrière fit jaillir l'eau salée, — la chaloupe était à flot !..

En ce moment cent pas à peine séparaient les Français et les Espagnols. — Ces derniers, voyant que la proie convoitée leur échappait, ne couraient plus, ils bondissaient.

Déjà les matelots, assis sur leurs bancs, bordaient les avirons. — Seul, le plus jeune d'entre eux n'était pas encore embarqué.

— Hâte-toi, Philippe !. — lui crièrent-ils, — le temps presse !!.

— Nous sommes des lâches !! — répondit le jeune homme, — nous abandonnons à la vengeance de ces misérables ce courageux garçon qui m'a sauvé .. qui nous a sauvé tous !!.

Et il désignait le pâtre, debout, immobile, appuyé sur son bâton noueux, et impassible en apparence comme un indien aux oreilles duquel retentit le chant de mort poussé par une tribu ennemie.

— Eh ! bien, répliqua l'un des matelots, — qu'il vienne avec nous, mais qu'il se hâte !!.

Le moment était peu favorable pour entamer un dialogue, aussi le jeune Français, sans prononcer une parole, saisit le pâtre espagnol à bras le corps, le poussa ou plutôt le porta vers la chaloupe dans laquelle il s'élança avec lui.

Les avirons plièrent alors sous l'effort des bras robustes et la chaloupe glissa

comme une mouette en creusant un sillon écumeux dans la mer tranquille.

Arrivés une ou deux secondes trop tard, les bandits lancèrent aux Français quelques cailloux inoffensifs qui ne blessèrent personne, et ils exhalèrent en imprécations et en blasphèmes leur impuissante rage.

Le jeune matelot avait fait asseoir le pâtre à côté de lui, à l'arrière.

— Comment t'appelles-tu ? — lui de-

manda-t-il dans un espagnol de fantaisie.

— José Rovéro... — et toi ?..

— Philippe Le Vaillant.. —répondit le Français.

Puis, après un silence, il ajouta :

— Je te dois la vie. — Je suis ton ami pour la vie.— Donne-moi ta main..

Le pâtre ne comprit pas ces paroles,

mais il vit la main étendue vers lui dans laquelle il mit la sienne en souriant.

Au bout de trois quarts d'heure la chaloupe accostait *le Marsouin.*

Un rapport immédiat fut fait au capitaine des événements que nous venons de raconter.

— Ah! les gredins!! — s'écria le brave homme, vieux *loup de mer* breton, jadis maître d'équipage dans la marine royale avant d'être capitaine au long cours, — ah! les gredins!!. — Quant

au jeune gars, c'est un bon garçon.. — Amène-le, je vais lui parler..

Deux minutes après, le pâtre franchissait le seuil de la cabine du capitaine.

Ce dernier parlait l'espagnol avec incorrection, mais avec facilité.

Ses premiers mots furent ceux-ci :

— Ma foi, oui, je ne m'en dédis pas, tu es un bon garçon, mon gars... — Tu as rendu un grand service à mes

hommes, par conséquent à moi, et je m'en vais te donner vingt-cinq piastres..

L'Espagnol secoua la tête négativement.

— Comment, — s'écria le capitaine, — tu refuses !!.

— Oui.

— Et, pourquoi ?

— Ce que j'ai fait, je ne l'ai pas fait pour de l'argent.

— Je le crois, mais l'argent ne gâte rien...

— Il gâterait pour moi le souvenir de ce que vous appelez un service rendu...

Etonné de ce langage, le capitaine regarda avec plus d'attention son interlocuteur et fut frappé de la beauté de son visage et de la noblesse naturelle de son attitude. — Il continua:

— Quel motif t'a poussé, mon gars, à prendre parti pour un Français contre tes compatriotes?..

— Les voleurs n'ont point de patrie... les meurtriers ne sont pas mes frères.. —d'ailleurs trois hommes en attaquaient un seul..—c'était lâche !..—Tant que je le pourrai je frapperai les lâches, et je me mettrai toujours du côté de la faiblesse contre la force...

— Brave garçon !! — murmura le capitaine, — brave garçon !!.

Puis tout haut:

— Ton nom?

— José Rovéro.

— Ton âge?

— Dix-huit ans.

— Que fais-tu?

— Je suis hidalgo et je mène paitre les chèvres..

Ici, nous devons dire entre parenthèses que presque tous les Espagnols ont la prétention plus ou moins bien justifiée d'être gentilshommes. — Leurs guenilles, bien souvent, leur tiennent lieu de parchemins.

Le capitaine reprit :

— Quelle est la profession de tes parents?

— Je n'ai plus de parents, je suis orphelin.

— Pauvre gars!! — Enfin, où vis-tu?

— Dans une ferme, où je gagne de mon mieux le pain que je mange.

— Tu me parais intelligent.. — Sais-tu lire et écrire, par hasard?..

— Je ne sais rien, mais j'essaie d'apprendre...

— Tout seul?

— Oui.

— Comment ?

— J'ai trouvé un livre, — j'étudie les caractères de ce livre, — je me donne beaucoup de peine, mais je finirai par savoir...

— Tiens-tu considérablement, mon gars, à retourner dans cette fermé où tu gardes les chèvres ?

— Non, — personne ne tient à moi et je ne tiens à personne..

— Si je te proposais de rester à bord

de mon navire et de devenir un de mes matelots, accepterais-tu?..

— Oui, — plus d'une fois déjà la pensée de m'embarquer m'est venue... — On dit que le monde est grand et j'ai envie de voyager...

— Eh! bien, c'est une affaire entendue... — Je vais te faire inscrire sur les rôles de l'équipage... — Viens avec moi...

Le capitaine quitta sa cabine, emme-

na José Rovéro sur le pont et dit aux matelots :

— Mes garçons, voici un nouveau camarade.. — L'Espagnol reste avec nous, — qu'on lui donne une jaquette et une culotte... — Je triple pour aujourd'hui la ration de vin et d'eau-de-vie, afin que vous puissiez boire à la santé de ce brave gars !.

Un tonnerre d'acclamations accueillit la courte harangue du vieux loup de mer.

José Rovéro fut entouré, fêté, embrassé avec enthousiasme.

— N'oublie pas que nous sommes amis, à la vie à la mort !! — lui dit Philippe Le Vaillant, — tu es mon matelot.. — Je t'apprendrai le français, — nous ne nous séparerons plus.. — Ce matin je n'avais pas de frère, maintenant j'en ai un !..

Dans le langage pittoresque du gaillard-d'avant, — (pour lequel je renvoie les lecteurs aux romans maritimes de mon ami G. de La Landelle) — ces

mots, adressés par Philippe Le Vaillant à José Rovéro : — *Tu seras mon matelot* ! avaient une signification plus étendue, peut-être, et plus complète que ceux-ci : — *C'est entre nous à la vie et à la mort* !.

En effet, pour les marins de tous les pays, l'expression : *Etre le matelot d'un camarade*, a de tous temps impliqué l'idée d'une affection et d'un dévouement réciproques auprès desquels la classique tendresse d'Oreste et de Pilade, de Damon et Pythias, de Nisus et d'Euriale, n'était qu'un attachement stérile et froid.

Philippe et José devinrent donc des amis intimes, des compagnons inséparables. — Philippe apprit le français à José. — José enseigna l'espagnol à Philippe.

Ce dernier appartenait à une famille aisée du Hâvre. — Son père gagnait de l'argent comme constructeur de canots et de chaloupes. — L'un de ses oncles, âgé et sans enfants, possédait une petite fortune réalisée dans le commerce. — Philippe s'était embarqué à bord d'un navire marchand afin d'apprendre le métier de marin et de se

mettre à même de commander par la suite un brick ou une goëlette.. — Il aimait la mer, — il avait de grandes aptitudes commerciales, — il adorait le travail, et son instruction, sans être complète, était cependant bien supérieure à celle d'un simple matelot.

La soif de savoir dévorait José. — Philippe se fit son instructeur, et en moins de quelques mois le jeune Espagnol, doué d'une brillante intelligence et d'une infatigable ardeur, n'ignorait rien de ce que connaissait son ami.

Deux années se passèrent, resserrant de plus en plus les liens déjà si forts et à tout jamais indestructibles de l'amitié des deux compagnons.

Au bout de ce temps Philippe perdit à la fois son père et son oncle, et le double héritage qui lui échut dépassa la somme de cent vingt mille livres, somme insignifiante aujourd'hui, mais considérable à la fin du dix-septième siècle.

Renonçant alors à l'idée de devenir capitaine au long cours, Philippe se

fixa au Hâvre, continua la profession de son père, agrandit ses chantiers et, au lieu de construire des canots, construisit des navires.

Avons-nous besoin de dire que José devint son bras droit, son *alter ego*.

Sous l'habile direction des deux jeunes gens, l'entreprise prospéra. — Les capitaux de Philippe se grossirent dans une proportion inespérée et lui permirent de frêter des bâtiments pour son propre compte.

José prit le commandement d'un beau trois-mâts et fit coup sur coup plusieurs voyages dont les résultats furent magnifiques.

Au bout de dix ans, Philippe Le Vaillant passait pour l'un des plus riches armateurs du Hâvre et il l'était en effet.

Un matin, il dit à José:

— Mon ami, nous avons à causer sérieusement.. — Viens avec moi...

Il le prit par le bras et l'emmena dans son cabinet de travail.

Une certaine expression de solennité mystérieuse, empreinte sur le visage de Philippe, intriguait singulièrement l'Espagnol.

— D'abord, — continua l'armateur, — il faut que je te consulte à propos d'une chose de la plus haute importance pour moi...

— Une affaire ?.

— Pas précisément...

— Qu'est-ce donc?

— Tu vas le savoir, mais avant tout promets-moi de me répondre comme tu répondrais à ton frère...

— As-tu besoin de me le demander? — Ne suis-je pas ton frère par le cœur?

— Tu connais mademoiselle Gabrielle Valin?

— La fille du commandant du port?

— Oui.

— Je la connais.

— Comment la trouves-tu ?

— Charmante.

— As-tu quelquefois entendu parler d'elle, et dans quels termes ?.

— J'ai entendu affirmer que son âme était aussi belle que son visage.

— Si je t'apprenais que mademoi-

selle Valin a fait sur moi une profonde impression, que dirais-tu?.

— Je dirais : tant mieux cent fois !!.

— Et, si j'ajoutais que je désire en faire ma femme, que me conseillerais-tu ?

— De l'épouser au plus vite...

— Ainsi, tu donnes ton consentement à ce mariage ?

— De toute mon âme!. mais tu n'as pas besoin de ce consentement.

— C'est ce qui te trompe.. — Jamais je n'épouserais une femme qui n'aurait pas su te plaire et qui, par conséquent, te ferait trouver moins agréable notre intérieur.. — Pour une amitié telle que la nôtre je sacrifierais sans hésiter tous les amours du monde..

José trouva cette façon de penser si naturelle qu'il ne songea même point à remercier Philippe.

— Eh! bien, — poursuivit ce dernier, — voilà qui est convenu .. — Dès demain je ferai ma demande, et j'ai de fortes raisons de croire qu'elle sera favorablement accueillie.. — Maintenant, cher ami, il ne me reste plus qu'à liquider ma situation, chose indispensable au moment d'un mariage, et à régler mes comptes avec toi...

— Tes comptes avec moi !! — s'écria José, — que veux-tu dire ?..

— La chose du monde la plus simple et la plus juste... — Jusqu'à ce jour tout

était en commun entre nous, et cela devait être... — Aujourd'hui, c'est différent. — Je dois déclarer à mon futur beau-père le chiffre exact de ma fortune, et, par conséquent, je dois rendre cette fortune distincte de la tienne...

José se mit à rire.

— Ma foi, — dit-il d'un ton de bonne humeur, — voilà une opération d'arithmétique qui ne te coûtera pas beaucoup de travail... — Tu sais aussi bien que moi qu'à l'exception de quelques économies que j'ai pu faire sur les trop

considérables appointements que tu me donnais comme capitaine d'un de tes navires, je ne possède éxactement rien...

Philippe Le Vaillant se prit à rire à son tour.

— Mon pauvre José.. — répliqua-t-il — ton erreur est amusante !..

— Mon erreur ?.. je serais curieux de la connaître, mon erreur...

— Rien de plus facile que de te satisfaire.. — Tu te crois pauvre?

— Mais, il me semble...

— Il te semble mal ! — Tu es riche, mon bon José, tu es même très-riche...

— Moi ??

— Toi, José Rovéro, gentilhomme espagnol et mon ami..

— Et, — demanda l'interlocuteur de Philippe avec une parfaite incrédulité, — d'où me vient cette fortune inattendue et invraisemblable ?..

— Elle te vient de la plus légitime, je dirai presque de la plus glorieuse de toutes les sources... — elle te vient de ton travail...

— Philippe prononça ces dernières paroles d'un ton si sérieux que José, commençant à comprendre que son ami ne plaisantait pas, le regarda d'un air stupéfait.

— Comment, — s'écria Philippe, — n'as-tu donc pas encore compris que depuis dix ans tu es mon associé ?.

— Ton associé ! moi ? — C'est impossible !.

— Pourquoi donc ?

— Tu avais de l'argent et je n'apportais rien..

— Tu n'apportais rien, dis-tu !!. — Qu'était-ce donc que ton intelligence, ton zèle incessant, ta sollicitude infatigable, ton ardeur de tous les instants ?. — Ah ! tu n'apportais rien !!. — Tiens, mon pauvre José, voici la première fois

de ma vie que je t'entends déraisonner!..

— Mais enfin, —répliqua l'Espagnol, — toutes ces qualités qu'il te plaît de me reconnaître, tu les avais aussi, toi, à un degré au moins égal... et, de plus, tu avais de l'argent...

— De l'argent!.. de l'argent!.. de l'argent!!. — dit Philippe presqu'avec colère, — décidément ceci devient chez toi une idée fixe, une monomanie!! — Tu as résolu de me jeter à la tête, sans trêve et sans relâche, ce misérable ar-

gent !! — Eh ! bien, j'ai prévu le cas ! En établissant le bilan de notre situation, j'ai tenu compte de ce malheureux capital avec lequel tu m'écrases, et, en raison de ce capital que j'apportais, j'ai fondé notre association sur des bases monstrueusement inégales et tout à fait à mon avantage, bien entendu ! — Selon la justice et l'équité, la fortune acquise en commun devrait se partager par moitié... — Au lieu d'agir ainsi, je fais trois parts et sur ces trois parts, j'en garde deux.. — Qu'en dis-tu ?.. — Tu vois bien que je te dépouille !..

— Enfin, — demanda José, — cette part que tu prétends m'imposer, de combien est-elle ?.

Philippe ouvrit un immense in-folio à coins de cuivre, posé devant lui sur le bureau.

De formidables colonnes de chiffres s'alignaient sur toutes les pages.

L'armateur posa son doigt sur le dernier de ces chiffres, — celui qui les résumait tous en lui seul.

— Notre maison possède, à l'heure qu'il est, trois millions,— dit-il.— Donc, ta part est d'un million...

José bondit sur son siége.

— Un million !! — répéta-t-il à quatre reprises, et toujours avec une intonation de plus en plus haute, — tu veux me donner un million !!!

Philippe frappa le lourd in-folio d'un coup de poing qui fit trembler la table qui le supportait.

— Eh! mordieu!! — s'écria-t-il, — tu n'es pas Espagnol pour rien!! — Combien de fois faudra-t-il donc te répéter, hidalgo têtu, que non-seulement je ne te donne rien, mais encore que je retiens une large part de ce qui t'appartient légitimement!!...

— Tu diras tout ce qu'il te plaira de dire! — répliqua José, — mais je sais bien, moi, que je ne veux pas de ce million, et que je ne l'accepterai jamais!

— Écoute-moi, mon ami! — fit l'armateur, après un moment de silence,

d'un ton grave et d'une voix émue, — nous voici à une heure solennelle d'où tout notre avenir va dépendre... — Une seule chose en ce monde pourrait nous désunir... — c'est celle qui se passe en ce moment .. — Aussi vrai que je donnerais ma vie pour toi, je te jure que si tu persistes dans ton refus je ne crois plus à ton affection, puisque, au lieu de tendresse et de fraternité, je n'aurai trouvé qu'orgueil et égoïsme dans ton cœur !!

José courbait la tête.

— Acceptes-tu? — reprit Philippe.

— J'accepte, — répondit l'Espagnol, — j'accepte, puisqu'il le faut... mais c'est dur!...

— Ce n'est pas tout encore... — poursuivit l'armateur.

— Quoi! — s'écria José avec épouvante, — vas-tu donc m'imposer un second million?

— Non, mais je vais t'imposer de me croire quand je te dirai: — Mon ami,

sur mon honneur et sur mon affection je t'en fais le serment, si l'un de nous est l'obligé de l'autre, c'est moi!

Quelques semaines après la scène que nous venons de raconter, Philippe se mariait et José reprenait la mer pour le compte de la maison Le Vaillant et Rovero, avec un beau trois-mâts tout neuf baptisé *le Marsouin*, en souvenir de la plage de Cadix et du navire sur lequel Philippe et José avaient été matelots jadis.

Laissons s'écouler de nouveau un laps de cinq ou six ans.

Dans l'un de ses lointains voyages, l'Espagnol, venu à la Havane pour y prendre une cargaison de sucre, eut l'occasion de rencontrer la fille de l'un des plus riches planteurs de la colonie.

Lola était admirablement belle.—José en devint éperdûment épris et la demanda en mariage.

Cette demande fut agréée, à la condi-

tion expresse que José réaliserait sa fortune et se fixerait à la Havane aussitôt après le mariage.

Cette condition, qui plaçait fatalement l'Espagnol entre son amour pour Lola et son affection pour Philippe, lui brisa le cœur. — Il repartit pour la France sans avoir eu la force et le courage de prendre une décision irrévocable.

Philippe, qui le vit pâle et changé, l'interrogea et apprit la vérité tout entière.

— Ami, — lui dit-il, — tu ne dois pas hésiter ..— Désormais, pour toi, le bonheur est là-bas... — Reprends ta fortune, qui s'est doublée depuis six ans, — épouse cette charmante Lola qui t'aime comme tu mérites d'être aimé .. — Ne m'oublie jamais, et conserve l'espoir, ainsi que moi, que nous nous reverrons encore...

Au bout d'une semaine, l'association était dissoute, — les deux amis s'embrassaient en pleurant, et José s'embarquait pour la Havane, désolé et

joyeux tout à la fois, en emportant deux millions.

Il épousa Lola. — Il fonda d'immenses chantiers de construction, — ses vaisseaux couvrirent les mers, et ce fut enfin par le chiffre dix qu'il lui fallut compter ses millions.

A la Havane, — au Mexique, — aux Indes et dans bien d'autres lieux, quand on voulait parler d'un homme à qui tout réussissait et dont les coffres regorgeaient d'or, on avait coutume de dire :

— Heureux comme don José Rovéro.

Ou bien :

— Riche comme don José Rovéro...

Qu'il était loin ce temps où José Rovéro, le pauvre pâtre, les jambes nues et ne sachant pas lire, menait paître des chèvres sur la plage de Cadix!...

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Trois lettres.

Cette fois encore il nous faut franchir un nouvel espace de plusieurs années. —Dieu avait béni le mariage de Philippe Le Vaillant et celui de José Rovéro,

— deux enfants étaient venus au monde, l'un au Hâvre, l'autre à la Havane.

Le fils de Philippe s'appelait Olivier; — la fille de José portait le doux nom d'Annunziata.

Le Français et l'Espagnol conservaient au fond de leur cœur la profonde et sainte amitié de leur jeunesse, mais, absorbés par les tendresses exigeantes et par les joies du foyer, ils ne s'écrivaient plus qu'à de longs intervalles et perdaient tout espoir de se revoir jamais.

Un jour, don José, causant avec le capitaine d'un navire français que des avaries contraignaient à relâcher à la Havane, apprit à l'improviste une terrible nouvelle.

Philippe Le Vaillant, victime de la confiance illimitée qu'il accordait à deux maisons de banque importantes, venait de perdre des sommes immenses et se trouvait à la veille d'une ruine complète...

Le lendemain, l'un des navires de don José mettait à la voile pour le Hâvre.

— il portait une lettre à l'adresse de Philippe Le Vaillant.

Voici cette lettre :

« Eh! quoi! mon vieil ami, mon frère, le malheur est venu frapper à ta porte, et tu ne m'as pas dit : — *José, j'ai besoin de toi* !!

» Comme il faut que je t'aime, Philippe, pour trouver en moi-même assez d'indulgence pour te pardonner !!

» Esteban Gallina, capitaine de l'un

de mes navires, et chargé par moi de te remettre ce pli, fera transporter chez toi, au moment de son arrivée au Hâvre, une somme de quatre millions en monnaies d'òr, onces et doublons — Je reconstitue, de mon autorité privée, notre association dissoute à l'époque de mon mariage. — La maison Philippe Le Vaillant et José Rovéro recommence, à compter d'aujourd'hui, une nouvelle existence.

» Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ferai honneur à toutes les traites que tu jugeras à propos de tirer sur moi, et

que je me reconnais personnellement responsable de tous les engagements que tu prendras en notre nom commun.

» Le temps me manque pour t'écrire plus longuement. — Je me hâte de t'embrasser en te disant que je t'aime.

» José Rovéro. »

Avons-nous besoin d'expliquer quelles furent les conséquences naturelles de cette lettre et de cet envoi?...

La fortune de Philippe Levaillant n'é-

tait compromise que parce que les pertes énormes qu'il venait de subir paralisaient son crédit et rendaient impossible la réalisation immédiate d'un actif dont le chiffre dépassait, et de beaucoup, celui du passif.

Les millions de la Havane comblèrent l'abîme ouvert sous les pas de l'armateur, dont la situation se trouva tout à coup d'autant plus solide qu'elle avait été plus chancelante.

Au bout de quelques mois le déficit

était comblé, — les affaires de Philippe reprenaient une extension gigantesque et José Rovéro rentrait dans les sommes avancées par lui.

Telle était la position réciproque des deux amis.

Il nous semble que la dette de reconnaissance contractée par l'un et par l'autre pouvait et devait passer pour égale, et que l'Espagnol avait pour sa part largement payé cette dette ; — cependant il se regardait toujours et plus

que jamais comme l'obligé de Philippe Le Vaillant.

Voici que nous avons liquidé notre compte avec le passé, et maintenant nous prions nos lecteurs de rejoindre avec nous don José dans cette chambre où nous l'avons entendu murmurer aux pieds du crucifix une prière ardente et déchirante.

Nous avons laissé le vieillard assis dans un fauteuil à dossier sculpté ; — les coudes appuyés sur son bureau, — la tête cachée entre ses mains, tandis

que de grosses larmes tombaient une à une de ses yeux.

— Frappez-moi jusqu'à la mort, — avait-il crié à Dieu dans son désespoir, — mais ne rejetez pas ma demande unique et suprême!... Laissez-moi vivre jusqu'au jour où la réponse venue de France m'apprendra que mon enfant chérie peut espérer encore en l'avenir; et qu'une terre loitaine garde une famille et du pain à la pauvre fille qui se croit aujourd'hui si riche et si heureuse, et qui sera demain peut-être orpheline et sans asile... — Voilà ce que je vous

demande à deux genoux, mon Dieu !.. Oh! n'est-ce pas, Dieu bon et miséricordieux, n'est-ce pas que vous accorderez cette grâce au malheureux père qui va mourir ?..

Cette lettre, dont le vieillard attendait l'arrivée avec une impatience désespérée, devait être la réponse de Philippe Le Vaillant à un message envoyé en France par José Rovéro bien des mois auparavant.

Nous devons reproduire ici textuellement le contenu de ce message, — et il

achèvera d'éclairer la situation de nos personnages.

« *La Havane. —Février* 1769.

« Pardonne-moi, mon vieil ami, pardonne-moi, mon frère, si les lignes que je t'écris en ce moment t'apportent un poignant chagrin... — J'aurais voulu ne te faire partager que mes joies, mais hélas, aujourd'hui, je n'ai plus que des douleurs à apporter à ceux que j'aime...

« Tu doutes de ce que tu lis, n'est-ce

pas. — Tu ne peux me comprendre, toi qui sais que partout on m'appelle : *José Rovéro le riche!..* — *José Rovéro l'heureux!..* toi qui crois que l'unique désespoir de ma vie a été la mort de ma bien-aimée Lola, qui m'a laissé, en quittant cette terre, un ange de consolation et d'amour, sa vivante image, mon Annunziata chérie...!

« Ecoute-moi, Philippe et crois-moi quand je te dis : — *L'homme le plus malheureux de la terre, c'est moi, — c'est ton ami, — c'est ton frère!!..*

« Et c'est vrai, cela, Philippe, car rien ne saurait se comparer au malheur du vieillard qui, après avoir perdu une femme adorable et adorée, après avoir reporté toute la tendresse de son âme et de son cœur sur son enfant unique, se voit au moment de laisser cette enfant orpheline, pauvre et seule au monde !..

« Telle est ma destinée, mon ami.

« Elle se résume en un bien petit nombre de mots : — *Je vais mourir et je suis ruiné...* — Je puis compter, si-

non les jours, au moins les mois, qui me séparent de mon heure suprême, et ma fortune immense est si complètement anéantie que non seulement il ne restera rien après moi, mais encore, — et je rougis de honte en traçant cette ligne sinistre, — on pourra prononcer sur ma tombe le mot infâmant de *banqueroute* et flétrir ainsi mon nom si longtemps honoré !.

« Personne au monde, mon ami, ne soupçonne ce double secret. — Toi seul et moi nous le connaissons : — ma fille vit heureuse et calme auprès de son

père agonisant et désespéré, — mais, hélas, la vérité fatale éclatera bientôt...

« Je dois te dire, d'abord, pourquoi j'ai la certitude d'être condamné à mort, et comment il se fait que personne autour de moi ne devine l'existence du mal qui me dévore.

« Ce mal est au cœur... — J'en ai ressenti les premières atteintes il y a trois ans. — Depuis lors il a grandi sans cesse; — maintenant il ne me laisse ni trêve, ni repos; — il me torture comme ferait le bec d'un vautour fouil-

lant ma poitrine enflammée. — Chaque jour, et plus d'une fois par jour, je me tords dans des crises effroyables, — il me semble alors que mon cœur est déchiré par des tenailles de fer rouge; — mes muscles et mes nerfs se tendent sous l'effort de la douleur et sont près d'éclater. — Des gémissements s'échappent de mes lèvres, malgré l'énergie de ma résistance, et des larmes coulent de mes yeux...

« Quand la crise approche, je m'enferme et je me cache, car je ne veux pas que mes défaillances aient des témoins..

« Il y a quelques mois, le hasard fit prononcer en ma présence le nom d'un Brésilien centenaire, qui possède, dit-on, l'art de guérir, à un degré quasi-miraculeux et auquel les plus savants docteurs européens sont bien loin d'atteindre.

« Une innombrable quantité de gens, arrivés aux dernières périodes de maladies réputées inguérissables, font des centaines de lieues pour venir trouver ce vieillard et repartent guéris.

« Les résultats de son savoir et de

son expérience sont parfois si prodigieux qu'ils dépassent en apparence les bornes du possible et frappent les esprits d'étonnement comme des faits surnaturels.

« Le lendemain du jour où j'avais appris ces choses, je m'embarquais. — Mon navire fit voile pour *Espiritu-Santo* — Je passai trois jours dans cette ville afin de me reposer des fatigues de la traversée, puis je me mis en marche à petites journées vers l'intérieur du pays et j'atteignis, au bout d'un mois, la résidence du centenaire.

« Plus de cin cents malades campaient autour de sa demeure, attendant depuis bien des jours que leur tour d'être introduits auprès du savant fût arrivé...

« Moyennant cent piastres un pauvre diable d'épileptique me laissa passer à sa place. — Le centenaire me reçut, — m'interrogea, — m'examina longuement, — et enfin il me dit avec une expression de certitude écrasante :

« — Vous êtes perdu sans ressources.. — Je puis vous procurer un faible

soulagement, mais je ne puis vous sauver... — Revenez demain...

« Le lendemain, le savant vieillard me remit un flacon de cristal rempli d'une liqueur rouge et transparente et un petit gobelet de métal, en me disant :

« — Lorsque la douleur sera si violente qu'il vous semblera que vous ne pouvez plus la supporter sans mourir, versez dans ce gobelet quelques gouttes du contenu de ce flacon et buvez.. — La crise disparaîtra aussitôt... —

Usez, mais n'abusez pas, car cette liqueur contient un poison végétal qui calme, mais qui tue...

« Je pris le flacon et je demandai :

« — Combien me reste-t-il de temps à vivre ?

« — Est-ce bien la vérité que vous voulez savoir, quelle qu'elle soit ?

« — Oui, c'est la vérité, quelle qu'elle soit.

« — Il vous reste un an, au moins, quatorze mois, au plus.

« — Ainsi, je suis sûr d'une année de vie ?

« — Oui, — mais une fois le trois cent soixante-cinquième jour écoulé, tenez-vous prêt pour le grand voyage, car la mort sera proche...

« Voilà ce que me dit le centenaire.

« Au moment où je t'écris, mon ami,

quatre mois se sont écoulés depuis le jour où cette prédiction m'a été faite.

« Au moment où tu recevras cette lettre, huit mois seront passés.

« Au moment où ta réponse pourra me parvenir, le douzième mois de l'année fatale touchera à son terme... — si même les hasards de la mer ne retardent point ma lettre et ne font pas que ta réponse arrive quand, moi, je serai parti...

« Et cependant, Philippe, je donne-

rais de bien grand cœur la moitié des jours qui me restent à vivre pour que mes yeux aient lu cette réponse avant d'être fermés pour toujours...

« Tu sais maintenant comment et pourquoi je suis condamné à mort.

« J'en arrive à ma ruine. — C'est une simple et triste histoire. — Un bien petit nombre de lignes suffiront pour te la raconter.

« Tu n'ignores pas que ma fortune — (cette fortune que je te devais toute en-

tière) – était immense.. — Je possédais dix millions.

« Une fatalité étrange, implacable, s'est appesantie sur moi, comme si Dieu dans sa colère avait résolu de me perdre et de m'anéantir.

« Depuis quatre mois, cinq de mes navires, dont les cargaisons représentaient d'énormes valeurs, ont péri corps et bien. — Ces désastres sont jusqu'à ce jour ignorés à la Havane... — Des témoins oculaires des quintuples sinistres en ont donné avis à mes corres-

pondants, et je suis seul à connaître ces effroyables catastrophes.

« Ce n'est pas tout, et, comme le dit un vulgaire et désolant adage : *Un malheur ne vient jamais sans qu'un autre malheur l'accompagne* !

« Sur mes plantations, qui passaient pour être les plus belles et les plus productives de la colonie, j'occupais près de dix mille esclaves. — Parmi ces esclaves il s'est trouvé des empoisonneurs...

» On ignore en Europe que, parfois, le sang des Borgia, des Voisin, des Brinvilliers coule dans les veines de ces noirs enfants de l'Afrique.—Ces monstres, et ils ne sont pas rares, n'ont qu'un rêve, qu'un désir, qu'une joie, qu'une volupté, c'est de tuer par le poison!... — Chez eux, le meurtre est une passion que rien ne peut rassasier, que rien ne peut éteindre... — Ils ne vivent heureux qu'au milieu des cadavres qu'ils entassent... — Tout leur est bon, pourvu qu'ils tuent...— Ils n'épargnent pas plus les bestiaux que les hommes...

» Un nègre empoisonneur, dans une plantation, c'est la ruine inévitable du maître, car il n'existe aucun moyen de reconnaître le coupable au milieu des autres esclaves, qui, s'ils le connaissaient, garderaient le silence et mourraient stoïquement plutôt que de le dénoncer...

» Eh bien! mon ami, ce crime épidémique, ce monstrueux fléau, se sont abattus sur mes habitations...

» Un tiers de mes esclaves a péri déjà, — le second tiers souffre et languit, —

les autres ne tarderont point à être frappés à leur tour... — Partout, au lieu du mouvement et du travail, l'abattement et l'inaction; — partout, au lieu de la joie et des chansons, la souffrance et la mort: — partout, au lieu de la prospérité, la ruine...

» Tu vois que ma situation est bien réellement et bien complétement désespérée, et que rien au monde ne peut me sauver...

» Pendant quelques mois encore je

me soutiendrai par le crédit. – Le coup de tonnerre de ma ruine n'éclatera qu'après ma mort...

» Je me suis rendu compte, avec une rigoureuse exactitude et dans les moindres détails, de ce que produiront les débris de ma fortune; — en d'autres termes, j'ai établi mon bilan. — En voici le résultat : — Lorsque mes navires, mes plantations, mes maisons et leurs ameublements, mes esclaves, mes troupeaux auront été vendus, lorsqu'enfin la liquidation sera complète, ma succession se trouvera en face d'un pas-

sif de deux millions qu'il ne sera point possible de combler... — Ma fille, mon Annunziata, restera plus pauvre que la plus pauvre des mendiantes de la Havane, et le nom de José Rovéro sera un nom déshonoré !!...

» Eh bien! Philippe, avais-je raison, et crois-tu qu'il puisse se trouver sur la terre un homme plus malheureux que moi?...

» Il dépend cependant de toi, mon ami, mon frère, d'apporter un peu de calme et de consolation à ma dernière

heure, et j'ai la certitude que tu le feras, car je ne doute pas plus de ton cœur que je ne doute de la miséricorde de Dieu.

» Écris-moi que tu serviras de père à Annunziata, — que tu la recueilleras dans ta maison, — que tu l'aimeras comme si véritablement elle était ta fille... — Écris-moi cela, Philippe, et je mourrai en te bénissant, et j'oublierai, je crois, tout ce que je viens de souffrir... tout ce que je souffre encore...

» Adieu! mon frère... — Je n'ai pas

besoin de te répéter que je t'aime, — tu le sais depuis quarante ans...

» Adieu encore, et, cette fois, c'est pour toujours...

» José Rovéro. »

Telle était cette lettre, qui nous paraît plus que touchante, qui nous paraît sublime, et qui semblera telle à nos lecteurs s'ils veulent bien se souvenir que l'homme qui venait de l'écrire, et qui ne réclamait pour sa fille qu'un asile et un peu de tendresse, avait cru

s'acquitter simplement de son devoir en envoyant à Philippe Le Vaillant les quatre millions par lesquels l'armateur du Hâvre avait été sauvé.

§

Dans le premier chapitre de ce livre, nous avons signalé la présence, en vue de la Havane, d'un navire de commerce sous pavillon espagnol, retenu à deux lieues au large par le calme plat de la mer et l'absence de toute brise.

Ce navire, à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, s'était entendu hêler par le capitaine d'un bâtiment français, le *Marsouin*, du Hâvre, qui suivait la même route et qui venait d'être désemparé par une tempête, mis hors d'état de continuer sa route, et forcé de gagner le plus prochain mouillage pour y réparer ses avaries.

— Quelle est votre destination? — demanda le capitaine français au capitaine espagnol.

— Buénos-Ayres, — répondit ce dernier.

— Combien ce voyage doit-il rapporter à votre armateur?

— Deux mille piastres environ.

— Eh bien! à ces deux mille piastres de bénéfice je vous propose d'en joindre immédiatement mille autres...

— Que faut-il pour cela?

— Aller jusqu'à la Havane avant d'aller à Buénos-Ayres.

— Ce n'est pas impossible... — Mais, à la Havane, que ferai-je?

— Vous remettrez en mains propres, à un négociant de cette ville, un petit paquet que je devais lui remettre moi-même.

— Et voilà tout?

— Voilà tout.

— Affaire conclue, alors...— Donnez-moi le paquet, et comptez-moi les mille piastres.

— Vous me jurez, sur votre honneur d'Espagnol et sur votre foi de chrétien, d'accomplir fidèlement, et sans retard, la mission que vous acceptez?

— Je vous le jure sur mon honneur d'Espagnol et sur ma foi de chrétien.

— Voici le paquet, et voici l'argent; — et souvenez-vous, capitaine, que vous aurez obligé deux des plus riches armateurs du monde entier, Philippe Le Vaillant, du Hâvre, et don José Rovéro, de la Havane...

—Oh ! oh !—reprit l'Espagnol,—voilà en effet deux noms qui remuent des millions!! — Il est toujours bon de pouvoir rendre quelque service à ces rois du commerce!! tôt ou tard on y trouve son profit. .

Les deux bâtiments se séparèrent.

Le capitaine du navire espagnol tint religieusement sa parole, mais l'absence de toute brise retarda de plusieurs heures son entrée dans le port de la Havane.

Au lieu de débarquer le soir, en présence de l'immense foule que nous avons montrée s'entassant, immobile et suffoquée par la chaleur, sur la jetée et sur les quais, il ne lui fut possible de prendre terre que le lendemain au point du jour.

§

Don José, nous le savons, avait fermé sa porte en dedans, au moment où la crise s'emparait de lui.

On frappa doucement à cette porte.

— Qui est là? — demanda-t-il en se levant, et en essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues.

— Moi, senor... — répondit depuis le dehors une voix que nous connaissons, — moi, Pablo...

José ouvrit.

— Que me veux-tu? — demanda-t-il à son domestique de confiance.

— Senor, il y a là, au salon, un capitaine de navire... — il désire vous parler....

Un éclair brilla dans les regards de don José.

— Un capitaine français? — s'écria-t-il vivement.

— Non, senor...— espagnol...

L'éclair s'éteignit.

— Mais, — poursuivit Pablo,— il apporte des lettres de France...

— Enfin! — balbutia José en appuyant ses mains sur son cœur qu'une émotion trop vive dilatait outre mesure, — mon Dieu... Seigneur, mon Dieu, vous m'avez donc écouté!..

Et il se rendit dans le salon avec une hâte facile à comprendre.

— C'est bien au senor don José Rovéro que j'ai l'honneur de parler? — demanda le capitaine.

— Oui, senor, à lui-même.

— Voici, senor, un paquet que je dois remettre entre vos mains. — Mais d'abord permettez-moi de vous dire comment il se trouve entre les miennes.

Et l'Espagnol raconta ce que nous avons raconté nous-même, en peu de ignes, quelques pages plus haut.

Ensuite il présenta à don José le petit paquet sur lequel la main de Philippe Le Vaillant avait écrit le nom de son ami.

— Je vous remercie, senor, — fit l'armateur en s'efforçant de dominer l'émotion que lui causaient la vue et le contact de cet objet, — et j'espère que pendant le temps de votre séjour à la Havane vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne...

— J'accépterais cette offre de bien grand cœur, — répliqua le capitaine, — mais mon intention est de remettre à la voile ce soir même.

Don José ouvrit un coffret placé dans une armoire de boule. — Il y prit une

bague en diamants, d'une grande valeur, et il la présenta au capitaine en lui disant :

— Permettez-moi du moins de vous offrir cette babiole, et faites-moi le plaisir de la porter comme témoignage de ma reconnaissance pour le service que vous venez de me rendre.

Le marin ne fit aucune difficulté pour accepter, et il quitta José Rovéro, en bénissant l'heureuse étoile qui avait permis à son navire de rencontrer *le Marsouin* du Hâvre.

Don José, resté seul, alla s'enfermer de nouveau dans sa chambre, avec ce paquet qui brûlait ses doigts.

Il rompit les cachets d'une main fiévreuse. — La première enveloppe renfermait une petite boîte. — Cette boîte contenait une lettre.

Voici ce qu'il lut :

« De tous les malheurs que tu m'annonces, mon frère José, un seul me touche véritablement, c'est ton état de cruelle souffrance, — mais je ne veux

pas croire à la prédiction funeste de ton centenaire brésilien. — Cet homme est un sauvage, bien qu'il soit un savant, dis-tu... — Nous avons en France de grands médecins qui en savent plus long que lui et qui te guériront, je te le promets, et qui te guériront bien vite, car je t'attends au Hâvre dans le plus bref délai, avec ta chère Annunziata.

» Quant à tes inquiétudes pécuniaires, elles sont insensées, permets-moi de te le dire !.. — Tu dois deux millions !.. — Qu'est-ce que cela ?.. — Est-ce que mes millions ne sont pas à toi, mon bon

José ?.. — Décidément tu perds la tête et la mémoire !

» Voici de quelle façon nous allons arranger l'avenir : — Un liquidateur de ton choix partira pour la Havane aussitôt que tu seras arrivé en France. — Il réglera toutes tes affaires et payera ces deux pauvres millions à propos desquels tu te tourmentes si follement ! —Ceci fait, tu redeviendras pour la troisième fois mon associé et nous ne nous quitterons plus...

» Non, nous ne nous quittons plus !..

— Et comment donc pourrions-nous désormais nous séparer, puisque nous ne serons qu'une seule et même famille?..

» José, — mon vieil ami, — mon frère, — j'ai l'honneur de te demander, pour mon fils Olivier, la main de ta fille Annunziata...

» PHILIPPE LE VAILLANT. »

Don José poussa un cri et tomba de toute sa hauteur et sans connaissance sur le parquet de sa chambre.

CHAPITRE DOUZIEME.



XII

Le cabinet de verdure.

S'il est des situations d'esprit et de corps dans lesquelles la joie doive tuer d'une manière aussi foudroyante que la

douleur, certes, la situation de don José Rovéro était de celles-là.

Une émotion violente pouvait amener brusquement à son dernier période la maladie de cœur qui conduisait le vieillard vers la tombe par un chemin rapide et douloureux. — Selon toute vraisemblance, José Rovéro ne devait sortir de son évanouissement que pour mourir.

Il n'en fut rien, cependant.

Au bout de quelques minutes l'Espa-

gnol reprit connaissance. — Il se releva lentement, tenant toujours dans sa main droite la lettre de Philippe ; et au premier regard qu'il jeta sur cette lettre, ses souvenirs lui revinrent en foule.

Alors, et par une réaction naturelle et pour ainsi dire inévitable, cet homme que nous avons vu courbé, anéanti, écrasé sous le poids des malheurs qui l'accablaient, et qui lui semblaient sans remède, — cet homme, disons-nous, se reprit à espérer.

Il entrevit, non-seulement l'honneur

commercial de son nom sauvé de toute tache, — non-seulement sa fortune réédifiée, l'avenir et le bonheur de sa fille assurés, — mais encore, oubliant ses longues tortures et la prédiction sinistre du Brésilien centenaire, il rêva la guérison promise par son ami. — Il se dit que sa vie pourrait être longue encore, puisqu'elle pourrait encore être belle.

— Qui sait, — murmura-t-il, — qui sait si le climat de feu de cette île n'est pas pour beaucoup dans ces souffrances que je croyais mortelles?... — Sans doute le soleil tiède et la douce atmo-

sphère de cette belle France qui m'attend m'apporteront le soulagement et le calme... — Et puis, là-bas, je trouverai des médecins illustres dont la science saura combattre victorieusement un mal qui paraît ici sans remède... — Oh! béni sois-tu cent fois. Philippe, mon frère bien-aimé!! — Que tu me rendes ou non la vie, tu m'auras rendu le bonheur! — tu dépasses mes plus ambitieuses espérances!... — Dieu m'est témoin que j'aurais souffert joyeusement mille morts pour assurer dans l'avenir l'union d'Olivier et d'Annunziata, et, ce rêve que je n'osais former qu'à peine,

c'est toi-même qui m'offres de le réaliser!...

La joie est presque toujours expansive.

Don José ne voulut pas garder pour lui seul cette allégresse immense qui débordait dans son cœur.

Il quitta son appartement et se dirigea vers celui d'Annunziata.

— Où est ma fille? — demanda-t-il à

une mulâtresse qui s'occupait à mettre en ordre des étoffes et des parures.

— La senora est dans le jardin... — répondit l'esclave.

Le vieillard quitta le pavillon et s'engagea dans les allées ombreuses dont le sable blanc assourdissait le bruit des pas ainsi qu'un épais tapis de velours.

Le jardin était vaste comme un parc. — on pouvait errer longtemps dans ses dédales verdoyants sans trouver la personne qu'on y cherchait.

Ceci d'ailleurs n'arriva point à don José, qui connaissait la retraite favorite d'Annunziata et qui se dirigea vers cette retraite par le chemin le plus court.

Au bord du lac, dans un endroit où l'eau transparente venait lécher mollement la rive gazonnée, existait, adossé au tronc colossal d'un baobab, une sorte de cabinet de verdure construit en treillages sur lesquels s'enroulaient les lierres des tropiques aux larges feuilles, et toute une population de plantes grimpantes inconnues en Europe et cou-

vertes de fleurs éclatantes pareilles à des étoiles de pourpre et d'azur.

Le voisinage de la pièce d'eau, l'ombre impénétrable de l'arbre géant, et les inextricables entrelacements qui brodaient d'une façon splendide le canevas du treillage, entretenaient dans ce charmant réduit une fraîcheur délicieuse, même aux heures où le soleil perpendiculaire laissait tomber sur la Havane une pluie de flammes liquides.

Une table rustique, — un hamac de

soie et plusieurs *butacas* (1) formaient l'ameublement du cabinet de verdure.

Chaque jour, selon l'habitude des créoles, Annunziata venait y faire la sieste, mollement étendue dans son hamac; — ou bien, assise sur l'un des fauteuils à bascule, elle lisait, brodait ou rêvait.

Toute une volée de petits oiseaux fa-

---

(1) Fauteuil à bascule particulièrement en usage à la Havane.

miliers, accoutumés à recevoir des mains de la jeune fille des miettes de pain ou des poignées de grains, venaient alors se poser sur les plus basses branches du baobab, ou sur les lianes du berceau, et, chacun d'eux chantant sa chanson sans se préoccuper de celle de son voisin, ils produisaient un concert bizarre, une harmonie confuse, mais qui n'étaient pas sans charmes.

Quelques-uns, plus aventureux et moins timides, — (peut-être devons-nous dire aussi plus gourmands), — pénétraient jusque dans l'intérieur du cabinet

de verdure, se perchaient sur les cordelettes du hamac et sur les dossiers de bambou des butacas, et par leurs petits cris répétés s'efforçaient d'attirer l'attention d'Annunziata, qui ne manquait jamais de récompenser leur confiance par une libérale distribution de friandises.

La jolie Havanaise, au moment où nous allons la rejoindre, était assise auprès de la table rustique sur laquelle s'appuyait son coude.

Auprès d'elle se voyaient un livre en-

tr'ouvert et une broderie commencée; — mais elle ne lisait ni ne travaillait.

Ses beaux yeux, laissant errer distraitement leurs regards sur les eaux argentées du petit lac, indiquaient que sa pensée était absente.

En effet, l'esprit de la jeune fille se trouvait en ce moment à plus de deux mille lieues de la Havane. — Elle se souvenait des dernières paroles de son entretien avec son père, et elle songeait à cette lointaine terre de France que peut-être elle verrait bientôt.

Ces deux mots, *la France*, suffisaient pour évoquer devant elle tout un radieux mirage de paysages féeriques et d'horizons inconnus — Annunziata rêvait un pays fantastique, une sorte de merveilleux Eden où jamais les rayons d'un soleil trop brûlant ne desséchaient les feuillages toujours verts, — où tous les visages étaient blancs, — où l'on n'entendait point les brutales lanières du commandeur déchirant la chair meurtrie des esclaves.

Enfin, — et disons-le tout bas, car la jolie Havanaise se l'avouait tout bas à

elle-même, — il lui semblait que les Français devaient ressembler à ce pâle et charmant Tancrède de Najac qu'elle n'avait fait qu'entrevoir, et qui lui devait la vie.

C'est au moment où Annunziata s'abandonnait si complétement aux songes gracieux qu'elle faisait tout éveillée, que don José Rovéro arriva sur les bords du petit lac, auprès du cabinet de verdure.

Il écarta de la main les pampres qui retombaient comme un rideau mouvant

sur la porte toujours ouverte, et il pénétra dans l'intérieur.

La jeune fille quitta son siége et courut à son père.

Tout en l'embrassant, elle remarqua le changement survenu dans l'expression de son visage. — Ce visage était véritablement transfiguré et respirait la joie la plus vive.

Annunziata s'écria :

— Mon bon père, qu'avez-vous donc? comme vous semblez heureux!!

— C'est que je suis heureux, en effet, chère enfant de mon cœur...

— Et vous venez me faire partager votre bonheur?.

— Oui.

— Eh! bien, asseyez-vous là et dites-moi bien vite ce qui vous amène, afin que je me réjouisse aussi....

— J'ai reçu de bonnes nouvelles...

— De vos plantations ?.

— Non. — De mon meilleur ami...

Le cœur d'Annunziata battit vivement.

— De France alors, — dit-elle, — et de monsieur Philippe Le Vaillant ?.

— Oui, mon enfant, de France et de Philippe..

— Que vous dit-il ?.

— Il me dit qu'il nous attend.. — Il me dit de nous hâter d'aller le rejoindre.. — Il me dit enfin. ..

Don José s'interrompit.

— Quoi donc? — demanda curieusement Annunziata.

— Tu le sauras, mais un peu plus tard..

— Pourquoi pas tout de suite?.

— Parce qu'il s'agit d'un petit se-

cret que je veux te cacher encore... — répondit le vieillard en souriant, — soit tranquille d'ailleurs, chère fille, ce secret n'a rien de funeste...

Peut-être nos lecteurs ont-ils deviné déjà le double motif qui venait d'arrêter sur les lèvres de don José Rovéro les paroles prêtes à s'en échapper.

Il avait réfléchi, d'abord, qu'Annunziata, ne connaissant point Olivier, pouvait être inquiétée par cette demande en mariage qui liait en quelque sorte son avenir, et que mieux valait cent fois

laisser les deux jeunes gens faire connaissance, et donner à l'amour le temps de naître dans leurs cœurs, que d'annoncer brusquement à *la senorina* qu'elle était fiancée.

Ensuite, apprendre à Annunziata cette union comme une chose arrêtée d'avance, n'était-ce pas lui dire que ni elle ni don José ne reviendraient plus à la Havane ? — Or, la pensée de quitter, pour ne les revoir jamais, les lieux si beaux où elle était née et où elle avait grandi, devait, selon toute apparence, attrister vivement la jeune fille,

— tandis qu'en France, au contraire, d'autres pensées, d'autres sentiments, d'autres affections, viendraient bien vite effacer les premières empreintes et couper court aux regrets avant même qu'ils eussent eu le temps de naître.

Annunziata, ne soupçonnant en aucune façon la gravité de ce que lui cachait son père, et convaincue qu'il ne s'agissait que de quelque surprise qu'il lui ménageait, n'insista point.

— Puisqu'il en est ainsi, — dit-elle à don José, — et puisque monsieur Le

Vaillant nous attend avec impatience et vous presse de partir, l'époque de notre départ est imminente?.

— Oui, mon enfant.

— Mais enfin, cette époque, pouvez-vous la fixer?.

— Non.

— Pourquoi?.

— Parce qu'elle ne dépend de moi

en aucune façon, puisque en ce moment je n'ai pas dans le port un seul de mes navires, et que par conséquent il nous faut attendre qu'un bâtiment étranger vienne ici prendre une cargaison de sucre ou de bois des îles pour la France ou pour l'Angleterre..— Nous nous embarquerons à bord de ce bâtiment...

— Cela peut tarder..

— De fort peu de temps. — A cette époque de l'année les arrivages sont fréquents.. — Dans tous les cas, tenons

nous prêts afin que rien ne puisse nous retarder et nous empêcher de saisir la première occasion qui se présentera..

— Je suis toute prête, moi, mon bon père, — répliqua la jeune fille en riant — quelques heures suffiront grandement à mes femmes pour empaqueter mes plus jolies robes et mes bijoux...— S'il s'agissait de partir demain matin ce n'est pas moi qui vous retarderais, je vous en réponds...

—Voilà qui est admirable de ta part,— s'écria don José,—et tu es une merveil-

leuse exception parmi les filles d'Eve..

— En quoi donc?...

— En ce que les femmes, — dit-on, — surtout lorsqu'elles sont jeunes et jolies comme toi, ont invariablement à terminer des préparatifs et des emballages qui ne leur permettent guère d'être prêtes au moment opportun..— L'exactitude dont tu te vantes prouve chez toi une absence de coquetterie bien grande, bien complète et bien rare...

Annunziata se mit à rire de nouveau.

— Bon père, — dit-elle ensuite, — je ne puis accepter des éloges que je ne mérite pas...

— Que tu ne mérites pas !

— Hélas, non !.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ce qui vous semble une absence de coquetterie, en est au contraire un raffinement...

— J'avoue que je ne còmprends pas

très-bien... — A moins que, confiante en ta beauté, tu ne penses que la parure est inutile pour t'embellir encore... et certes tu n'aurais pas tort, car, à personne au monde mieux qu'à toi ne saurait s'appliquer un vers français dont je me souviens par hasard :

« L'art n'est pas fait pour toi, — tu n'en as pas besoin !!. »

— Voici qu'après m'avoir jugée trop bien, vous me jugez trop mal ! — s'écria gaiment la jeune fille, — ceci serait plus que de la coquetterie, ce serait

de la présomption, de la vanité, de l'orgueil, et grâce à Dieu je suis exempte de tous ces vilains sentiments...

— Mais alors, je ne vois pas trop...

—Quel est le mobile qui me fait agir, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— Eh! bien, je vais vous révéler mon secret.. — Mes bagages seront bientôt prêts parce que, n'espérant point imposer à la France les modes de

la Havane, j'emporterai fort peu de choses, préférant, et de beaucoup, m'enrichir de jolies toilettes toutes neuves à la mode française...

— Et tu as cent fois raison, mon enfant !!.

— Vous m'approuvez ?.

— Est-ce que je ne t'approuve pas toujours ?.. — Ah ! je suis bien sûr que tu dépasseras en élégance les plus jolies Françaises, et que les Parisiennes mêmes, auprès de toi, seront sans éclat !

En adoptant leurs modes tu les battras avec leurs propres armes, ce qui sera glorieux!! — J'ai la certitude que ces costumes français t'iront à miracle !.. — On dit que là-bas les femmes se poudrent...

— Ce sera dommage!.. — murmura la jeune fille en portant la main sur les nattes lourdes de ses cheveux splendides.

— Après cela, — reprit don José, — il est assez probable que ces dames n'ont pas des chevelures admirables comme

la tienne.. — Peut-être feras-tu bien de ne point adopter cette coiffure... — Avec ton goût habituel tu choisiras... — Au lieu de te faire l'esclave de la mode, tu la dirigeras... — Tu es belle comme un ange et je te prédis les plus grands succès... — Je t'assure que tu feras révolution.. — Tiens, il me semble que je te vois d'ici en toilette de mariée..

— En toilette de mariée.. — répéta la jeune fille qui devint poupre aussitôt.

— Sans doute, — répondit don José,

un peu embarrassé de s'être laissé entraîner à dire une chose qu'il voulait taire et qui pouvait inspirer des soupçons à la jeune fille, — est-ce que tu ne te marieras pas un jour ?.

— Croyez-vous donc que ce sera en France ?.

— Moi, je ne crois rien.. — Mais pourquoi ne serait-ce pas en France aussi bien qu'ailleurs, puisque nous aimons tous deux les Français ?..

— Sans doute.. — mumura distraite-

ment Annunziata dont l'esprit travaillait déjà pour tâcher de découvrir le sens des paroles imprudentes de son père.

Ce dernier, désirant garder son secret et ne pas s'exposer aux questions de sa fille, jugea fort à propos de détourner la conversation.

— A propos, — dit-il, — il est vraisemblable, il est même probable que lorsque nous partirons nous aurons un compagnon de voyage..

— Qui donc? — demanda Annunziata.

— Notre blessé, — le chevalier de Najac...

La nuance pourpre qui couvrait le front et les joues de la jeune fille augmenta singulièrement d'intensité.

— Et pourquoi monsieur de Najac nous accompagnerait-il? — balbutia-t-elle d'une voix légèrement troublée.

— Mais, pour la meilleure de toutes les raisons.. — Il attend ici avec impatience le passage d'un navire pour se rapatrier... — il prendra donc son passage à bord du bâtiment qui nous emportera nous-mêmes...

— C'est juste... — répondit Annunziata.

Mais elle se demanda tout bas :

— Pourquoi donc mon père, après avoir parlé de la possibilité de mon

mariage avec un Français, a-t-il prononcé le nom du chevalier Tancrède de Najac?..

CHAPITRE TREIZIÈME.

XIII

L'espion.

Le lendemain, dans la matinée, grâce au régime réparateur prescrit par le médecin, et dont le vin d'Espagne était

une des bases, Tancrède de Najac se trouva si complètement dispos de corps et d'esprit qu'il se révolta très-fort contre la seule idée de garder plus longtemps le lit.

Don José, lorsqu'il entra dans sa chambre pour lui demander de ses nouvelles, le trouva sur pied, habillé de pied en cap, mais extrêmement honteux et désolé de l'état piteux dans lequel l'agression de l'avant-veille avait mis ses vêtements et son chapeau de paille.

En effet, la casaque de coutil blanc était souillée de poussière et tachée de sang; — quant au chapeau, meurtri et défoncé par le terrible coup d'épée dont il n'avait pu amortir la violence, il ressemblait désormais à tout ce qu'on voudra, excepté à un chapeau.

— Senor, — dit Tancrède à l'armateur, — je vous en supplie, procurez-moi l'occasion de joindre une nouvelle action de grâces aux actions de grâces innombrables que je vous dois déjà!...

— Et pour cela que faut-il faire? — demanda don José en souriant.

— J'allais vous prier de me présenter à mademoiselle Annunziata, à l'ange sauveur sans lequel je serais mort misérablement sur la poussière du chemin; — mais j'ai jeté un regard sur ces vêtements délabrés, et j'aimerais mieux souffrir mille morts que de me présenter ainsi accoutré devant une femme, car je croirais, en le faisant, lui manquer de respect...

Tancrède s'interrompit pendant un instant.

— Eh bien! mon cher hôte, — fit don José, — en quoi puis-je vous être bon pour vous tirer du notable embarras où je vous vois?... Nous ne sommes ni de la même taille, ni de la même grosseur, sans cela j'aurais déjà mis ma garde-robe toute entière à votre disposition...

— Rien ne vous est plus facile que de me sortir d'embarras, senor!... — re-

prit le Français ; — il ne faut pour cela que m'accorder l'autorisation de courir jusqu'à la maison d'Éloi Sandric, où je suis logé, et me permettre de revenir ensuite mettre aux pieds de mademoiselle Annunziata l'expression trop faible et trop imparfaite de ma reconnaissance profonde, illimitée, éternelle...

Don José ne put s'empêcher de sourire pour la seconde fois de la verve méridionale et quasi gasconne de Tancrède.

— Mon cher enfant, — répliqua-t-il, — votre demande vous est accordée de bien grand cœur. puisque votre galanterie chevaleresque ne vous permet point d'affronter les regards d'une jeune fille avec ces quelques taches de poussière qui maculent vos vêtements, et que je regarde, en ma qualité de vieillard, comme un détail insignifiant... — Allez donc, et revenez quand il vous plaira de revenir ; ma maison vous est ouverte et vous y serez toujours le bienvenu...

— Ah ! senor ! — s'écria Tancrède avec

enthousiasme, — cette dernière faveur met le comble à tout ce que vous avez fait pour moi!! — Hélas! une seule chose me désole...

— Laquelle?

— C'est de ne savoir de quelle façon vous prouver ma gratitude et mon dévoûment!... — Je ne le puis en ce moment, et je désespère de le pouvoir jamais!! — — Ah! que ne donnerais-je point pour que vous soyez insulté mortellement

par quelque dangereux spadassin!!

— Comment! comment! — demanda don José stupéfait, — vous voudriez me voir insulté??

— Oui, senor, je le voudrais de toute mon âme!

— Et pourquoi cela, mon Dieu?

— Parce que je me battrais avec le misérable qui vous aurait manqué de respect, et que j'éprouverais en le tuant une joie vive et pure dont je ne saurais

en aucune façon vous donner une idée par des paroles...

Tancrède s'exprimait avec une telle conviction, avec une si évidente bonne foi, que don José Rovéro lui serra la main affectueusement, tout en s'étonnant malgré lui de l'étrange preuve de sympathie et de reconnaissance que le jeune homme souhaitait lui pouvoir donner.

— Et maintenant, — reprit le Français, — je pars, mais pour revenir le plus tôt possible...

— Je ne souffrirai pas, — dit l'armateur, — qu'on vous rencontre dans les rues de la Havane avec ce costume en désarroi... — Attendez un moment, je vais donner l'ordre d'atteler une volante...

— Mais, senor...

— Pas d'objection, — je vous en prie, vous me désobligeriez en refusant...

— Alors, que votre volonté soit faite! — Je suis déjà tellement votre débiteur, qu'il importe peu d'augmenter en-

core le chiffre de ma dette... — Dieu veuille qu'un jour arrive où ma reconnaissance pourra vous payer à la fois le capital et les intérêts...

— En donnant ou en recevant pour moi quelque bon coup d'épée, n'est-ce pas?...

— Faute de mieux, senor!... — Vous connaissez le proverbe de mon pays : — *La plus jolie fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a...*

Au bout de cinq minutes, le valet Pa-

blo venait annoncer que la volante attendait Tancrède.

La *volante* est une voiture extrêmement bizarre dont l'usage s'est conservé, même de nos jours, à la Havane, et qui, n'ayant pas d'équivalent en France ni même en Europe, ferait sans nul doute l'étonnement de tous les promeneurs parisiens si elle venait à se produire aux Champs-Élysées ou au bois de Boulogne.

Figurez-vous, au centre de deux bran-

cards d'une longueur démesurée et invraisemblable, une caisse à peu près pareille à celle d'un cabriolet.

A l'arrière de ces brancards se trouvent placées deux roues d'un diamètre prodigieux qui dépassent de près d'un pied la partie la plus élevée de la capote.

A l'autre extrémité des mêmes brancards est attelé le cheval, qu'un espace de six ou huit pieds sépare de la caisse.

Représentez-vous le singulier équipage que nous venons de décrire, et rêvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus étrange et de plus complètement disgracieux.

Jadis, comme aujourd'hui, ces fantastiques voitures havanaises attiraient le regard par le luxe inouï de leurs ornements. — Le marchepied était le plus souvent en argent, en vermeil ou même en or, ainsi que les ressorts de la capote. — Les roues étaient ferrées en argent. — Des incrustations des plus précieux métaux couraient sur les bran-

cards, sur la caisse, sur les jantes et les moyeux des roues. — Quant aux harnais du cheval, ils disparaissaient littéralement sous des ornements d'argent massif.

Telle était la *volante* attelée par les ordres de don José pour reconduire Tancrède au logis d'Éloi Sandric.

Au moment où l'armateur et l'officier de marine arrivèrent auprès de l'équipage, qui stationnait à l'entrée de l'avenue dont nous avons déjà parlé, le *calesero* ou postillon se trouvait déjà en

selle, car, les volantes n'ayant pas de siége, ne peuvent être conduites que par un homme à cheval, — comme les voitures européennes attelées et en *demi-Daumont.*

Ce postillon était un jeune nègre, vêtu avec une originalité pleine de richesse.

Sa veste ronde, d'une belle couleur écarlate et galonnée sur toutes les coutures, descendait jusqu'aux reins et s'ouvrait par-devant sur une chemise parfaitement blanche.

Une culotte blanche descendait jusqu'au genou, laissant le reste de la jambe nue. — Les pieds étaient chaussés de souliers sans talons, armés de courts éperons d'argent.

La coiffure du postillon consistait en une sorte de casquette de cuir noir entourée d'un très-large galon d'or. — Il tenait à la main droite un petit fouet au manche d'argent ciselé.

Le chevalier Tancrède s'élança dans la voiture.

— A propos, — lui demanda don José, — vous connaissez parfaitement, n'est-ce pas, le chemin qu'il faut suivre pour aller à la maison d'Éloi Sandric?

— Sans doute, mais pourquoi cette question?

— Parce que vous serez obligé de conduire votre conducteur... — Il est d'usage, à la Havane, que les caleseros aillent tout droit devant eux, sans s'arrêter jamais, quand ils ne reçoivent pas d'ordres contraires...

— Ah! diable! — Comment donc faire?

— Rien de plus simple — Quand il faudra tourner à droite, vous crirez : *à la derecha*! — quand il faudra tourner à gauche, vous direz : *a la izquierda*! Enfin, quand il vous conviendra que la volante s'arrête, le mot: *Arrima*! sera suffisant. — Si, au contraire, vous désirez vous remettre en route, le mot : *Segua*! vaudra mieux qu'un coup de fouet et qu'un coup d'éperon.

— A merveille ! — répondit Tancrède qui, pour expérimenter sa science de fraîche date, dit incontinent : — *Segua !*

Aussitôt les talons du calesero s'approchèrent des flancs du cheval qui partit au grand trot.

Arrivé à la grille dont on venait d'ouvrir les deux battants pour la sortie de l'équipage, Tancrède, tout occupé à prononcer correctement la phrase : *A la izquierda !* destinée à faire tourner

le postillon à gauche dans la Caïa de l'Obispo, ne remarqua point la présence d'un homme long et maigre, dont un bandeau noir couvrait l'œil gauche et dont le visage disparaissait en partie sous l'ombre épaisse projetée par les bords d'un immense sombrero.

Cet homme, accroupi sur les pavés, près de la borne, dans l'attitude d'un lazzarone napolitain, n'était autre que notre ancienne connaissance Moralès, le frère de Carmen la baladine.

Sans doute sa présence auprès de la

grille n'était pas purement fortuite et due uniquement au hasard, car, à peine eut-il reconnu Tancrède de Najac, qu'il se leva d'un bond, et s'accrochant des deux mains aux ornements en relief de la volante, il s'assit solidement sur l'extrémité de l'un des brancards, derrière la caisse, de façon à ce qu'il ne fût possible ni à Tancrède ni au calesero de soupçonner sa présence, dont ni l'un ni l'autre, d'ailleurs, ne se fussent beaucoup préoccupés.

Après avoir articulé à plusieurs repri-

ses et toujours avec succès, les mots : *A la izquierda* !.. et ceux-ci : *A la derecha* !.. le chevalier put s'écrier enfin : — *Arrima* !..

La volante venait d'arriver devant le logis modeste où l'honnête Eloi Sandric, et la non moins honorable Yvonne Sandric, originaires l'une et l'autre du bon pays de Vannes, tenaient un magasin de cables, de toile à voile, de goudron, de poulies, etc...

Un message expédié la veille par les

ordres de don José avait rassuré le digne couple sur le sort de leur jeune pensionnaire qu'ils auraient crû perdu sans cela, en raison de sa longue absence.

Néanmoins, comme ils n'ignoraient point qu'il avait échappé à un grand péril, ils l'accueillirent avec une cordialité expansive et l'accablèrent de chaleureuses félicitations.

Dame Yvonne voulut même à toute force l'embrasser.

Elle avait cinquante ans, la bonne personne, ce qui peut-être, aux yeux de Tancrède, ôtait quelque mérite au baiser.

Cependant il se résigna de la meilleure grâce du monde, et subit avec un héroïsme souriant l'accolade de la digne bretonne.

Au moment où la volante s'arrêtait Moralès avait quitté son poste sur l'arrière du brancard, et s'était mis à flâner d'un air indifférent le long du quai, en

homme qui n'a rien à faire et qui se promène pour tuer le temps.

L'équipage Havanais continuait à stationner devant la porte — un attroupement de badauds se formait auprès de lui et des dissertations s'engageaient à propos de la beauté du cheval, de la richesse des ornements et de l'élégance des incrustations.

Que voulez-vous ?.. — les badauds de tous les temps et de tous les pays ont

été, sont et seront toujours les mêmes !..
— Les désœuvrés qui s'assemblaient à Rome autour de la litière de César avaient dans les veines le même sang que les bourgeois de Paris faisant une galerie aux joueurs de paume ou de cochonnet !...

Au bout d'une demi-heure Tancrède ressortit.

Il portait avec une grâce parfaite le

charmant uniforme des enseignes de vaisseau au dix-huitième siècle.

A sa vue les curieux laissèrent échapper un petit murmure d'admiration qui ne laissa pas de flatter considérablement le jeune homme. — Sans toucher le marche-pied il s'élança sur les coussins bien rembourrés de la volante, en criant au calésero, d'un air tout à fait triomphant : — *segua* !..

Moralès s'était réinstallé déjà sur l'ex-

trémité du brancard, entre les deux roues, et il ne descendit qu'au moment où la volante franchissait la grille de don José.

Le gitano reprit alors le chemin qui conduisait à son propre logis, et tout en s'éloignant il murmurait :

— Voilà qui va mal, et je crois bien que cette folle de Carmen ne sera pas contente !..

José Rovéro, averti du retour de son

hôte, attendait à l'entrée du vestibule. — il introduisit le jeune homme dans la maison dont il ne connaissait encore qu'une seule pièce, — celle où il s'était réveillé au sortir de son long évanouissement, — il le conduisit au salon et il envoya prévenir Annunziata.

Tancrède marchait d'éblouissements en éblouissements. — humble cadet d'une famille sans fortune, jamais en France il n'avait vu rien de comparable à ce luxe qui l'entourait, et auquel les étoffes et les tentures de l'Asie, de la Chine et des Indes donnaient un cachet

étrange et un caractère saisissant.

C'est avec une sorte de trouble que ses regards évaluaient les richesses accumulées dans cette demeure, et auxquelles son imagination exaltée attribuait un prix supérieur encore à leur prix réel.

Annunziata parut.

L'éblouissement du Français se métamorphosa en fascination.

La jeune fille était entièrement vêtue de blanc. — la fleur pourpre d'un cac-

tus s'épanouissait à la ceinture de sa robe de mousseline vaporeuse, — une fleur pareille formait l'unique ornement de son incomparable chevelure. — Elle ne portait d'autres bijoux que de lourds bracelets de sequins enroulés autour de ses poignets fins et arrondis.

Jamais Annunziata n'avait été si belle. — Une émotion bizarre, inconnue, dont elle-même ne soupçonnait pas la véritable cause, mettait dans ses grands yeux de velours une flamme humide, et faisait courir un nuage rose sur ses joues satinées.

Rendu muet pendant un instant par l'admiration, en face de cette créature merveilleuse qui semblait si bien à sa place dans le cadre de ce salon féerique, Tancrède reprit bien vite, sinon son sang-froid du moins son assurance, et il déploya ces formes charmantes, cette galanterie de bon goût que les gentilshommes du bon vieux temps apprenaient en quelque sorte au sortir du berceau, et qui faisaient de la noblesse française, aux yeux des femmes, la première noblesse du monde entier.

Que les temps sont changés !!.

Aujourd'hui les derniers descendants des plus grandes races cherchent des leçons de politesse et de *savoir-vivre* dans la fréquentation assidue des marchands de chevaux, des grooms et des jockeis !..

Ils étudient la galanterie dans les boudoirs des filles de plâtre !..

Il est vrai d'ajouter que notre époque a des chemins de fer et des télégraphes éléctriques et que le bon vieux temps n'en avait pas..

La compensation est-elle suffisante ?.

Le siècle répond : *oui* ! — nous ne sommes point de l'avis du siècle.

L'entretien ne fut pas de longue durée. — Annunziata, toujours très-timide, mais plus timide encore ce jour-là que de coutume, semblait éprouver un embarras si grand et répondait à Tancrède par de si rares monosyllabes accompagnés d'une si vive rougeur, que le jeune homme, se trompant sur les causes de cet embarras, se crut importun et prit le parti de se retirer.

— Mon cher chevalier — lui dit don José en le reconduisant jusqu'à la grille

extérieure — souvenez-vous que ma maison vous est ouverte et que vous y serez accueilli toujours avec joie...

— Par vous, sénor, — répondit le Français — j'en suis sûr et j'en suis heureux — mais par Mademoiselle Annunziata, j'en doute.

— Pourquoi donc ? — demanda l'armateur avec étonnement.

— N'avez-vous pas remarqué la froideur presque hostile que Mademoiselle votre fille me témoignait ?

— Je n'ai vu que la timidité d'une enfant à qui manque l'habitude du monde et je vous affirme que vous pouvez compter sur la sympathie d'Annunziata comme sur la mienne.. — lorsque vous vous connaîtrez un peu plus, vous serez vite de vieux amis.

— Je vous remercie de ces bonnes paroles qui m'encourageront à revenir bientôt.

— Et je vous répète que vous serez le bienvenu.

Tancrède serra les mains de don José et s'éloigna.

— Comme elle est adorablement belle et gracieuse, cette charmante et fière Espagnole ! — se disait-il, chemin faisant — qu'il serait doux de faire briller dans ses yeux profonds et rêveurs la première étincelle de l'amour !! d'amener sur ses lèvres roses le premier aveu d'un cœur qui n'apprend à se connaître que parce qu'il se donne ! ! — Ah ! si j'étais riche!... — Si j'étais amiral !... si seulement j'étais marquis!.. je sens que je l'aimerais, cette jeune fille!.. —

mais que lui pourrais-je offrir en échange des millions de son père, moi qui ne suis qu'un pauvre cadet n'ayant que mon nom sans titre, et mon épée pour tout bien?... — Allons, ne pensons plus à elle, car j'aurais peur d'y penser trop.

§

Rejoignons Moralès au moment où il franchissait le seuil de la chaumière délabrée, située comme nous le savons non loin de la *Puerta de Tierra*.

Carmen, pensive et la tête ensevelie

dans ses deux mains, se leva en entendant ouvrir la porte de la première pièce et vint au-devant de son frère.

— Eh ! bien ? — lui demanda-t-elle avec une ardente expression d'empressement et de curiosité.

— Un peu de patience, caramba !.. — répondit le musicien, — il fait chaud — je suis fatigué, — j'ai soif.. — laisse-moi m'asseoir et donne-moi l'une des bouteilles qui sont sur la planche. — Je parlerai ensuite...

Carmen se hâta de verser à boire au gitano, qui s'éventa pendant quelques secondes en se servant de son vaste sombrero en guise d'éventail, — détacha le bandeau noir attaché sur son œil — vida deux fois de suite un grand gobelet rempli jusqu'aux bords, — roula une cigarette entre ses doigts, — l'alluma, aspira par la bouche et rejeta par les narines trois ou quatre bouffées de fumée, et enfin, se trouvant dans un état parfait de bien-être, jeta la jambe gauche sur sa jambe droite, et dit à sa sœur :

— Me voici maintenant à ta disposition.. — Interroges, je te répondrai...

— D'abord, sais-tu des nouvelles ?.

— Oui.

— Bonnes ou mauvaises ?.

— Cela dépend du point de vue auquel on se place pour les envisager..

— Tu parles par énigmes..

— Bah ! tu me comprendras plus que suffisamment tout à l'heure.

— Comment se porte le blessé ?.

— Il se porte comme toi et comme moi, le blessé !. — Il va si bien qu'il court le monde !.

— Il est sorti ?

— Oui.

— Tu l'as vu ?

— Ah ! je crois bien, — Caramba !! que je l'ai vu !!. — Il fallait le voir s'é-

taler dans la volante du senor don José Rovéro !!. — Il était superbe !.. — Ah! c'est un gentilhomme de bonne mine !!

— Il était seul ?

— Parfaitement seul.

— Tu l'as suivi?

— Naturellement.

— Où allait-il?

— Chez lui.

— Alors, tu sais où il demeure?

— Sur le quai – dans la maison d'un marchand français..

— Et tu l'as laissé dans cette maison?

— Non, car il n'y est resté que tout juste le temps nécessaire pour revêtir une toilette de cérémonie...

Carmen tressaillit et demanda :

— De quelle toilette parles-tu ?

— Je parle de son grand uniforme d'officier de marine.. — Caramba ! .— le jeune gentilhomme n'aurait pas mieux soigné sa tenue pour aller faire une demande en mariage...

Carmen pâlit.

— Et ensuite ? — dit-elle.

— Ensuite il est remonté dans la volante qui l'attendait à la porte.. — La volante de don José.. — Il a crié *segua* au calésero, — l'équipage a repris le

trot, je me suis remis a suivre l'équipage, et je ne l'ai quitté que dans la caïa de l'Obispo, lorsque la grille de la maison de l'armateur s'est refermée sur lui...

— De telle sorte, — s'écria Carmen, — qu'en ce moment le chevalier est auprès de la senorina Annunziata ?.

— J'ignore ce qui se passe dans l'intérieur de la maison, mais je me plais à déclarer que la conjecture que tu viens d'émettre me paraît de tout point conforme à la vraisemblance !.. — Te sou-

viens-tu que je t'ai dit l'autre jour : — *Le Mexicain vient de rendre un immense service au Français, et voilà un assassinat qui finira par un mariage...* — Eh ! bien, je n'ai pas changé d'opinion...

Pendant quelques minutes la baladine s'abîma dans une sombre rêverie, puis elle releva la tête et demanda d'une voix lente :

— Ainsi, Moralès tu penses que le chevalier Tancrède de Najac pourrait bien épouser la jolie et riche sénorina Annunziata Rovéro ?...

Le gitano fit de la tête un signe affirmatif.

— Et, — reprit Carmen, — tu ne vois aucun moyen d'empêcher ce mariage ?

Moralès se mit à rire.

— J'en vois un, — dit-il, — mais je n'en vois qu'un...

— Lequel ?

— Peut-être ne te conviendra-t-il pas, — attendu qu'il est un peu vif..

— Lequel ? — répéta Carmen, — tu vois bien que tu me fais mourir d'impatience !.

— C'est tout simplement de donner ou de faire donner au gentilhomme un joli coup de couteau...

La baladine haussa les épaules.

— Une idée ! ! — reprit Moralès, — une idée excellente ! caramba ! !.. — elle m'arrive à l'instant et sans doute elle te sourira davantage que la première...

— Voyons ..

— On pourrait, au lieu de tuer le gentilhomme, assassiner un peu la jeune fille..

Carmen haussa les épaules de nouveau.

— Je sais que tu plaisantes, mon pauvre Moralès, — dit-elle ensuite avec dégoût, — mais, en vérité, tu as la plaisanterie sinistre, et quelqu'un qui ne te connaîtrait pas aussi bien que moi te croirait féroce, à t'entendre ainsi parler

d'assassinats et de coups de couteau...

— Eh ! caramba !..— répliqua le musicien d'un ton de mauvaise humeur,— si tu n'es pas contente de ce que je t'offre, cherche toi-même !..

— Il est inutile que je cherche...

— Comment ?

— J'ai trouvé déjà, — répondit Carmen avec assurance.

— Tu as trouvé un moyen d'empêcher le mariage du gentilhomme français avec la fille de don José ?. — s'écria Moralès stupéfait.

— Oui.

— Un bon moyen ?.

— Le meilleur de tous...

— Je ne suis pas curieux, ma chère sœur, — mais, franchement, je donnerais de grand cœur une piastre neuve pour le connaître ..

— Je vais te le dire...

— Je t'écoute de toutes mes oreilles et je voudrais qu'elles fussent plus longues afin de te mieux écouter...

— Le plus sûr moyen, n'est-ce pas, d'empêcher le chevalier Tancrède de Najac d'épouser Annunziata, serait de le marier à une autre femme ?.

— Sans doute.

— Eh ! bien, c'est ce que je vais faire.

— Tu vas marier le chevalier?.

— Oui.

— Et, avec qui ?.

— Avec moi, mon frère.

Moralès regarda Carmen.

Le visage impassible de la jeune fille prouvait jusqu'à l'évidence qu'elle parlait avec un sérieux parfait et une absolue conviction.

Le gitano se livra pendant quelques secondes aux éclats d'un rire immodéré, puis, remplissant son gobelet jusqu'aux bords, il le vida en s'écriant d'une voix ironique :

— A la santé de madame la chevalière ! !.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

XIV

La conquête d'un allié.

Carmen attendit que la gaieté railleuse de son frère se fût épuisée par sa violence même, comme un feu de paille

qui flambe et s'éteint, et, lorsqu'elle le vit redevenu sérieux, elle lui dit :

— Parlons raison...

— Je ne demande pas mieux, — répondit Moralès, — mais alors il me paraît utile d'adopter un autre sujet d'entretien.

— Pourquoi donc?

— Parce que tu viens de me débiter, avec un prodigieux sang-froid, d'incomparables folies ; — et, franchement, je

suis d'avis qu'en voilà bien assez... pour ne pas dire plus...

Carmen fronça le sourcil.

Moralès continua.

— S'il ne s'agissait que d'écouter avec patience tes divagations, je te laisserais aller tout aussi longtemps que tu le voudrais... — On est le frère de sa sœur, ou on ne l'est pas, caramba!! — Mais tu trouves à propos de m'imposer un rôle actif dans tes rêveries, — tu m'en-

voyes faire le pied de grue auprès d'une porte, ni plus ni moins qu'un alguazil qui guette un voleur par ordre de son corrégidor! — Il me faut aller, venir, prêter l'oreille, interroger, et te rendre ensuite un compte exact de mes démarches et de mes informations... — Halte-là! ma petite sœur; — c'est un métier qui me fatigue et qui ne me va pas! — j'en vois trop les charges, et je n'en vois pas assez les bénéfices...

—Je t'arrête...—interrompit Carmen.

— Pourquoi m'arrêtes-tu?

— Pour te montrer, — pour te forcer à toucher du doigt — ces bénéfices que ta pauvre intelligence ne sait apercevoir sans mon aide...

Le gitano fit un geste de résignation et d'ennui.

La jeune fille ne parut point remarquer cette démonstration hostile, et elle poursuivit :

— Avant de nous occuper de l'avenir, parlons un peu du passé...

— A quoi bon? — dit vivement Moralès, avec un nouveau geste qui n'exprimait plus la résignation, mais une opposition très-vive, — à quoi bon parler du passé? Crois-tu donc que je ne me souvienne pas?...

Sans tenir le moindre compte de cette interruption, Carmen reprit :

— Loin de moi la pensée de te blesser, mon bon Moralès, en mettant sous tes yeux des vérités désagréables; mais, que veux-tu! la situation le commande,

et d'ailleurs il faut bien appeler les choses par leur nom... — Entre nous, tu n'es qu'un gredin...

— Oh ! — cria Moralès exaspéré.

— Est-ce que tu ne partages point mon opinion à cet égard ?

— Carmen, vous me manquez de respect !!...

La baladine se mit à rire.

— Sais-tu, dit-elle, — que tu aurais été tout à fait à ta place dans une troupe de comédiens!... Tu as des manières solennelles de dire les choses les plus comiques, en face desquelles il est impossible de garder son sérieux! — Je crois que tu aurais eu beaucoup de succès! — Je reprends : — Donc, mon bon Moralès, tu es un gredin! — tu en as donné des preuves nombreuses et irrécusables qui ont mis à tes trousses tous les alguazils des Espagnes... — Bref, on t'a pourchassé longuement, mais tu es habile et rusé quand tu veux t'en donner la peine, et tu dépistais le mieux

du monde les limiers de la police.

Moralès eut aux lèvres un sourire triomphant.

— Un jour vint, cependant, où la chance tourna contre toi... — poursuivit Carmen.

— Hélas! — soupira le gitano.

— Tu fus pris...

— Funeste souvenir!!

— Et pendu! — continua la jeune fille.

Moralès porta les deux mains à son cou, et balbutia d'une voix étranglée comme si le chanvre serrait encore ses vertèbres.

— Je t'en supplie, ma sœur, pas un mot de plus à ce sujet!! — Lorsque ma pensée se reporte à ce vilain quart-d'heure, il me semble que la respiration me manque...

— Et elle te manquait en effet, — et

l'aiguille du Temps allait marquer la dernière seconde de ton existence sur le cadran de l'éternité, si je n'avais, fort à propos pour toi, suscité une émeute parmi les gitanos de Pampelune, ce qui me permit de couper la corde et de te sauver.... — Tu me dois la vie, mon bon Moralès...

— Est-ce que je ne t'ai pas prouvé ma reconnaissance?

— Jamais.

— En es-tu bien sûre, ma bonne petite sœur ?

— Oh ! parfaitement sûre.

— Eh ! mon Dieu, c'est qu'alors l'occasion m'aura manqué. — Mais crois bien...

La jeune fille interrompit de nouveau le bandit.

— Je crois à ton ingratitude ! — dit-elle, — j'y crois fermement ; — aussi

n'est-ce point pour essayer un appel à ta reconnaissance que j'évoque le passé, mais bien pour te faire comprendre quel intérêt immense et direct tu trouveras à seconder mes projets... — Après ta pendaison avortée, le séjour de l'Espagne devenait par trop malsain pour toi, puisque tu restais sous le coup d'une condamnation à mort... — Nous passâmes donc en France, et, tandis que je chantais et que je dansais sur la place publique afin de gagner quelques sous, tu faisais la contrebande dans les Pyrénées...

— Le métier de contrebandier est honorable et dangereux, ma sœur, et je n'en dois point rougir! — s'écria fièrement Moralès.

— D'accord; — mais ce qui est moins honorable, j'imagine, c'est d'aller vendre aux commis de la gabelle ses associés et ses complices, et de se faire payer à beaux deniers comptants une trahison infâme qui les envoyait tout droit aux galères!... — As-tu fait cela, mon frère?

— Ma conscience ne me permettait

point de causer un plus long préjudice au généreux monarque qui m'accordait l'hospitalité de son royaume... — En dénonçant les contrebandiers, j'ai agi en honnête homme...

Carmen écrasa Moralès d'un regard de mépris.

— Le résultat de tes *scrupules de conscience*, — reprit-elle en appuyant sur les mots que nous venons de souligner, — nous contraignit à fuir la France comme déjà nous nous étions sauvés de l'Espagne... — Les parents et les amis

de ceux que tu avais trahis voulaient se venger en te tuant; et, certes, jamais vengeance n'aurait été plus légitime !!

— Merci, ma sœur !! — dit Moralès en s'inclinant avec ironie.

— Eh ! tu sais bien que j'ai raison !... — La frayeur s'empara de toi, car tu es lâche comme presque tous les coquins... — Nous prîmes passage sur le premier navire qui s'offrit à nous dans le premier port où nous conduisit notre marche aventureuse... — Ce navire nous

amena à la Havane... — Nous y sommes depuis six ou huit mois, et nous y vivons fort mal...

— Mais non... mais non... — murmura le gitano; — je trouve, au contraire, que notre existence est assez douce et facile...

— Ah! tu trouves cela!!

— Ma foi, oui.. — je te l'avoue tout franchement...

— Eh bien! moi, je suis d'un avis contraire.

— Que nous manque-t-il donc?

Carmen promena sur les objets misérables qui l'entouraient un regard dédaigneux.

— Ce qui nous manque? — répéta-t-elle. — Mais à quoi bon répondre à cette question insensée? — Enfin, je suis fatiguée de cette vie au jour le jour! —

Mon métier de baladine m'inspire un insurmontable dégoût ! — je ne veux plus, en allant chanter et danser dans toutes sortes de maisons mal famées, m'exposer à subir les insultes du premier bandit qui voudra m'acheter des baisers !... — Tu m'entends bien, Moralès, je ne veux plus !!

— Rien ne t'empêche d'envoyer à tous les diables le tambour de basque et la mandoline, et d'épouser Quirino... Quirino te fera vivre...

— Moi, devenir la femme de ce demi-

sauvage!... de ce braconnier qui m'enmènerait avec lui dans une hutte au milieu des bois! — jamais!!

— Tu ne parlais pas ainsi, il y a quelque temps...

— C'est possible.

— Je t'ai vu très-éprise de celui que tu dédaignes aujourd'hui...

— Tu te trompes... — J'ai cru l'aimer, c'est vrai, parce qu'il est jeune et parce qu'il est beau... parce qu'il m'a dit qu'il

m'aimait, et parce que, pour la première fois de ma vie, en le regardant j'ai senti battre mon cœur... Mais tout cela n'était qu'illusion, et je vois bien aujourd'hui que je n'aimais pas Quirino...

— Et comment donc se fait-il que tu sois devenue subitement si clairvoyante?

— Mes idées se sont modifiées... — mes ambitions se sont élargies...

— Vas-tu me répéter ce que tu me disais l'autre nuit?

— Que te disais-je?

— Des rêves... des folies... — Tu voulais être riche et grande dame...

— Je le veux encore.

— Malheureusement, vouloir et pouvoir...

— Vouloir et pouvoir ne sont qu'un, lorsque l'on sait vouloir avec énergie! — interrompit Carmen. — Je vais te le prouver, mon frère; — et j'ajouterai que si je déploye cette énergie irrésistible

qui triomphe de tous les obstacles, c'est dans ton intérêt, plus encore peut-être que dans le mien...

— Ah! bah!! — fit le gitano.

Carmen appela sur ses lèvres le plus séduisant, le plus irrésistible de tous ses sourires.

— Écoute, — dit-elle, — mon bon Moralès. — Tout à l'heure je t'ai parlé sévèrement, mais, au fond, personne plus que moi ne te rend justice...

— Eh bien! foi d'honnête garçon, je ne m'en serais pas douté!!

— Tu as des défauts, sans doute...

— Qui n'en a pas? — murmura Moralès avec onction. — L'homme n'est point parfait!...

— Mais, — continua Carmen, — tu as aussi des talents...

— J'en ai même plusieurs... — D'abord, je suis bon musicien, — ma voix est souple et flexible, — je pince de la

guitarre assez joliment. — J'ai la jambe souple et la main leste; — je tire l'épée comme un prévôt de régiment. — Au besoin, je fais quelques vers... — Enfin, je possède beaucoup de cordes à mon arc...

— C'est incontestable; — mais tu passes sous silence d'autres mérites, d'un ordre bien plus élevé...

— Lesquels? — Ma modestie est si grande, que je ne saurais deviner...

— Je veux parler de ton merveilleux

esprit d'intrigue, qui, s'il avait pu s'exercer sur un théâtre digne de lui, t'aurait certainement conduit à tout...

Si Moralès, — au moment où il avalait à longues gorgées le délicieux et enivrant poison des flatteries de sa sœur, — si Moralès, disons-nous, avait eu sur la lèvre les glorieuses moustaches de feu le colonel mexicain, nul doute qu'il n'eût fait le geste de friser cet appendice.

— Oui... oui... — murmura-t-il, — ce que tu viens de dire, je l'ai pensé bien

souvent... — Mon esprit d'intrigue m'eût conduit à tout... à tout absolument. — Par malheur, le théâtre m'a manqué!... la lumière est restée sous le boisseau...

— Le mal peut se réparer.

— Comment?

— Crois-tu, par exemple que, dans le cas où, au lieu d'être à la Havane ce que tu es, c'est-à-dire un pauvre diable de gitano sans feu ni lieu, obligé de cacher sous un bandeau la moitié de

ton visage, de peur d'être reconnu et signalé par quelque Espagnol fraîchement débarqué qui t'aurait vu de trop près jadis, tu te trouvais en France, à Paris, métamorphosé subitement en homme de qualité, en hidalgo de vieille race, et t'appelant, ainsi que c'est ton droit, don Guzman Moralès y Tulipano, crois-tu, mon frère, que tu ne trouverais pas bien vite à réparer le temps perdu, surtout si ta proche alliance avec quelques familles haut placées empêchait les regards curieux de se tourner indiscrètement vers ton passé?

— C'est incontestable... — mais, le moyen?...

— Il est bien simple. — Mon mariage avec un gentilhomme français réaliserait tous ces beaux rêves!!

— Ah! — s'écria Moralès en frappant sur la table, — on ne dira plus, j'espère, que les femmes n'ont pas de suite dans les idées!! — Tu as pris le plus long, mais enfin te voici revenue à ton point de départ, et tu vas me remettre sur le tapis le chevalier Tancrède de Najac,

officier de marine de S. M. le roi Louis XV!!!

— Sans doute.

— Eh bien! ma chère sœur, épouse ce chevalier!! — Est-ce que je songe à t'en empêcher?...

— Je ne puis en arriver à mes fins, si tu ne me viens en aide...

— Alors, voyons, finissons-en tout de suite... — Dis-moi ce que tu prétends

que je fasse, et, si ce n'est point absolument impossible, je le ferai... — quand ce ne serait que pour n'en plus entendre parler...

— D'abord, mon frère, il faut mettre à ma disposition un millier de piastres...

— J'ai mal entendu!! — balbutia Moralès stupéfait. — Tu dis?...

— Je dis : un millier de piastres.

Le gitano fit un bond.

— Tu deviens folle, ma pauvre Carmen! — s'écria-t-il ensuite. — Mille piastres! caramba!! — mais, malheureuse, où veux-tu que je les prenne? — Jamais le quart de cette somme ne s'est trouvé à ma disposition.

— Pas de mensonges maladroits!! — Tu caches dans un trou, sous le pied de ton lit, une somme qui représente plus de quarante mille livres de France...

Moralès devint livide.

Ses deux mains se crispèrent sur son crâne, et, vraisemblablement, si ce crâne n'eût été parfaitement chauve, elles auraient arraché des poignées de cheveux.

— Hélas! hélas! — murmura le gitano d'une voix éteinte, — je suis perdu, ruiné, pillé, dévalisé!... hélas!... hélas! il ne me reste plus qu'à m'aller précipiter à la mer, du haut de la jetée, avec une pierre au cou...

Carmen ne put s'empêcher de sou-

rire de cette terreur inouïe et de ce grotesque désespoir.

— Rassure-toi, — dit-elle ensuite, — tu n'es ni ruiné, ni dévalisé... — Je ne toucherai ni à un marévadis, ni à un réal de ton trésor!... — J'éprouve peu de sympathie pour l'argent volé... — Si je te demande mille piastres, c'est parce que je calcule que j'ai dû gagner au moins cette somme depuis que nous sommes à la Havane, et que tu fais main basse sur la totalité de nos recettes quotidiennes... — Et, d'ailleurs, j'ai la

certitude de te la rembourser au décuple...

— Au décuple? — répéta Moralès, à qui ces derniers mots firent relever la tête, qu'il baissait lamentablement sur sa poitrine.

— Oui.

— Songes-tu bien que cela ferait dix mille piastres?

— Parfaitement; — en d'autres termes, cinquante mille livres de France.

— Mais, ma sœur, pour me donner cinquante mille livres, il faudrait que tu fusses riche...

— Je le serai... — Je suis sûre de l'être, et de l'être avant peu...

— Eh bien!... raconte-moi ton plan, et nous verrons après...

— Écoute-moi donc...

Nous ne mettrons pas sous les yeux de nos lecteurs la suite de l'entretien de Carmen et de son frère. — Ils ne

tarderont point à connaître par ses résultats le plan tout à la fois simple et très-habile dont elle expliqua les moindres détails au gitano.

Qu'il leur suffise de savoir qu'à mesure que parlait la baladine, le visage de Moralès perdait peu à peu son expression de défiance et d'incrédulité pour devenir rayonnant, et que le plus complet enthousiasme finit par resplendir sur ses lignes anguleuses.

— Eh bien ! — demanda Carmen lorsqu'elle eut achevé. – qu'en dis-tu?..

— Regardes-tu toujours mes ambitions comme des extravagances et mes espérances comme de vaines et folles rêveries ?..

Moralès, au lieu de répondre, remplit le gobelet placé devant lui.

Il l'approcha de ses lèvres, et, comme au commencement de l'entretien, il salua sa sœur en disant :

— A la santé de la femme du chevalier de Najac !

Mais, cette fois, toute nuance d'ironie avait disparu de son accent. — Ensuite il replaça sur la table son gobelet vide, et il ajouta :

— Il n'y a pas un moment à perdre ! — Ce soir même il faut commencer !..

— C'est mon avis, — répliqua la jeune fille.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

des chapitres du troisième volume.

Première Partie.

L'aventurière.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Argenteuil — Impr. Worms et Cie.

25
15

75
25

325

9

29,50
9,50

147500
248,50
26 3,12 5 60

295
95

1475
2655

280,25

30
9,50
30

285,00

40
10
12
60
10

412 5

